RE'PONSE
DU
P. MALEBRANCHE,
PRESTRE DE L'ORATOIRE,
A M. REGIS.

A PARIS,
Chez ANDRE' PRALARD, ruë S. Jacques,
à l'Occasion.

M. DC. XCIII.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

Digitized by Google

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

AYANT remarqué dans le *Syſtême de Philoſophie* de Monſieur REGIS, qu'il me faiſoit l'honneur de critiquer mes ſentimens, & qu'il les condamnoit ſans donner ce me ſemble aucune preuve ſolide de ſes déciſions, je crus d'abord lui devoir répondre. Mais, certaines conſiderations m'ayant fait differer un travail ſi contraire à mon inclination, & que je ne jugeois pas fort néceſſaire, j'appris peu de tems aprés qu'une autre perſonne à mon inſçû avoit entrepris de réfuter les opinions particulieres de ce Philoſophe, ſur la Metaphyſique principalement & ſur la Morale, & même que dans ſon Ouvrage il défendoit mes ſentimens avec beaucoup de vigueur. Je ne ſçai point bien ce qui en eſt, car je n'ai point vû cette refutation dont je parle, & je ne la veux point voir qu'elle ne ſoit imprimée. Je ſuis bien aiſe que M. *Regis* le ſçache, afin qu'il ne m'attribuë que ce qui dépend abſolument de moi. Car je ne prétens pas avoir droit ſur les Ou-

vrages de mes amis, ni les obliger à écrire comme je le ferois moi-même. Je ne veux pas me rendre juge dans ma propre cauſe, ni ôter aux autres la liberté de dire ce qu'ils penſent de mes Livres : & je ne ſçai point ſi la perſonne dont je parle approuve auſſi généralement qu'on me l'a dit, tout ce que M. *Regis* condamne dans mes Ouvrages.

Ayant donc appris qu'on avoit éxecuté le deſſein que je pouvois prendre, & peut-être plus heureuſement que je n'aurois fait moi-même, je ne penſois plus à répondre à M. *Regis*. Mais voyant que l'Ouvrage ne paroiſſoit point, & ne ſçachant point s'il paroîtroit jamais, j'ai pris enfin la réſolution de faire moi-même une courte réponſe. Pour cela j'ai cherché dans le *Syſtême de Philoſophie*, tous les endroits où l'Auteur me cite en marge, & combat mes ſentimens avec une application particuliere, & j'ai negligé les autres. J'ai crû que ſi je ne répondois pas à M. *Regis* lors qu'il m'interroge, & que, par ces citations en marge, tout le monde peut voir que c'eſt à moi à qui il parle, j'ai crû, dis-je, que lui & ſes Diſciples pourroient regarder mon ſilence ou comme une eſpece de mépris, ce qui

ne me conviendroit gueres ; ou comme un aveu de mon impuiſſance, ce qui feroit tort à la verité de mes ſentimens. Et au contraire ſi je fais voir inconteſtablement, que M. *Regis* n'a pas raiſon dans ces endroits qu'il réfute avec le plus d'application & en me citant, on aura un fondement raiſonnable de ſe défier de ce qu'il avance généralement, non-ſeulement contre la *Recherche de la Verité*, mais contre des ſentimens bien plus dignes de reſpect. Car enfin, puiſque pour le combattre je ne fais point choix de ce qui me paroît de plus foible dans ſon *Syſtême*, & que je m'oblige à renverſer tout ce qu'il y trouve lui-même de plus fort contre moi : Si on reconnoît clairement, comme je l'eſpere, que la Verité eſt de mon côté, on aura un préjugé fort legitime contre tout ſon Ouvrage, je veux dire contre ſes opinions particulieres. Car je ne prétens pas qu'il n'y ait rien de ſolide dans ſa Philoſophie. Je condamnerois d'excellens Auteurs, & que je regarde comme mes Maîtres. Je prétens ſeulement, pour ne point parler de ce qui ne me regarde pas, qu'il n'a jamais raiſon dans les endroits où il me combat. Voilà, je l'avouë, une étrange prétention.

Mais je croi la pouvoir declarer : non-seulement, parce que je la juge bien fondée ; mais encore afin que ceux qui liſent ſes Ouvrages, auſſi-bien que les miens, ſoient extrêmement ſur leurs gardes.

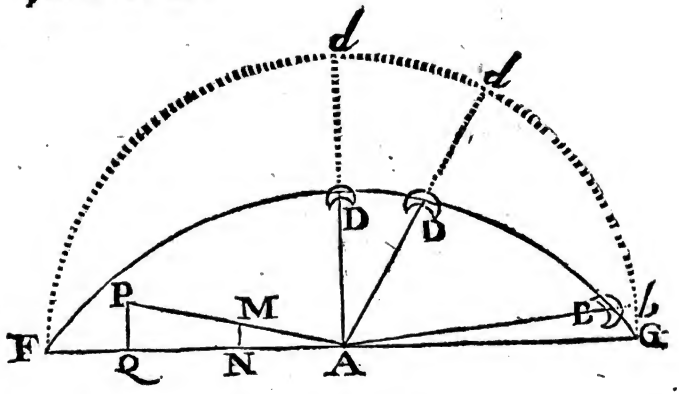
Comme mon deſſein eſt de joindre cet Ecrit aux *Eclairciſſemens* qui ſe trouvent à la fin *de la Recherche de la Verité*, je garde ici l'ordre que ce Livre me preſcrit. Ainſi je mets pour premiere réponſe celle qui regarde le premier endroit de l'Ouvrage que M. Regis a combattu, & les autres dans leur rang.

On a crû devoir auſſi imprimer à part cette petite Réponſe pour la ſatisfaction de ceux qui ont déja le Livre de la Recherche de la Verité : *Car la premiere intention de l'Auteur étoit de la joindre à l'Ouvrage qu'elle défend lors qu'on en feroit une nouvelle Edition.*

Digitized by Google

RAISON PHYSIQUE

DES DIVERSES APPARENCES de grandeur du Soleil & de la Lune dans l'Horiſon & dans le Meridien, combattuë par M. Regis, & défenduë par le P. M.



POUR expoſer clairement le fait dont il eſt queſtion, ſuppoſons que la ligne F G repréſente le plan d'une platte campagne, & B D D le Ciel à peu prés tel qu'il paroît, ſe joignant avec la Terre aux extrémitez de l'Horiſon F, G. L'experience apprend que la

Lune paroît d'autant plus grande qu'elle eſt plus proche de l'Horiſon. Et la queſtion eſt de ſçavoir la véritable raiſon de cette apparence.

* *Ch. 9. Art. 3.* Il ſeroit bon de lire ce Chapitre 9.

Je croyois avoir ſuffiſamment démontré * dans le 1. Livre *de la Recherche de la Verité*, que la Lune nous paroiſſoit plus grande à l'Horiſon en B. que dans le Meridien en D. parce que voyant entr'elle & nous pluſieurs terres, nous la jugions d'autant plus éloignée, qu'elle étoit plus proche de l'Horiſon. Et je penſe encore à preſent que tous ceux qui examineront ſans prévention mes preuves les trouveront convaincantes. Mais il eſt juſte de donner ici quelque choſe à la reputation de M. Regis, & de ce ſçavant Geomêtre le R. P. Taquet, qui ne conviennent pas de la raiſon que j'ai donnée.

1. Il eſt certain que l'objet P Q, double par exemple de l'objet M N, & deux fois plus éloigné que lui de l'œil A, y trace ſur le nerf optique une image égale à celle que M N y produit. Car les rayons P A & M A, Q A & N A ſont dans les mêmes lignes droites. Et ces rayons partant des extrémitez de ces objets déterminent par conſequent leur hauteur. C'eſt une verité dont M. Regis * convient.

* *Tom. 3. p. 240.*

2. Or la hauteur de l'objet P Q paroît environ double de l'objet M N, lorſque l'on en remarque la diſtance: je dis *environ* double, parce qu'on ne peut à la vûë juger exactement de la diſtance des objets. Un Nain à deux pas de nous paroît certainement beaucoup plus petit qu'un Geant trois fois plus grand qui ſeroit éloigné de ſix pas, quoique l'un & l'autre puiſſent être vûs ſous des angles égaux; ou ce qui eſt la même choſe, quoique les images qui s'en traceroient au fond de l'œil puiſſent être égales.

3. Donc la raiſon de cette inégalité dans les

Digitized by Google

apparences, ne venant point de l'inégalité des images, qui certainement sont égales dans le fond de nos yeux, elle doit venir de l'inégalité de la distance.

4. Mais, afin que l'inégalité de la distance produise de l'inégalité dans les apparences, que nous avons de deux objets, qui tracent des images égales; il faut que cette inégalité de distance soit actuellement apperçûë par les sens. Car les connoissances, que nous en aurions d'ailleurs, ne changeant rien actuellement dans les organes de nos sens, elles ne changeroient rien non plus dans nos sensations: Parce que Dieu, en consequence des Loix de l'union de l'ame & du corps, n'agit dans nôtre ame & ne nous fait voir les objets, qu'à l'occasion des images qui s'en tracent dans nos yeux, & des changemens qui arrivent à nôtre corps. C'est pour cela que les Astronomes ne voyent pas le Soleil plus grand que les autres hommes, quoiqu'ils le jugent infiniment plus éloigné, qu'on ne le croit ordinairement. Car encore un coup une distance, qui n'est point actuellement apperçûë par les sens, doit être contée pour nulle, ou ne peut servir de fondement au jugement naturel qui se forme en nous de la grandeur des objets. Reprenons maintenant la figure precedente.

5. Lorsqu'on regarde le Ciel du milieu d'une campagne, sa voûte ne paroît point parfaitement sphérique comme *b d d.* Elle paroît comme un demi sphéroïde applati: de sorte que la ligne Horisontale A B, paroît double ou triple de la perpendiculaire A D. Ainsi lorsque la Lune est en *d*, elle paroît être en D: & lorsqu'elle est en *b*, elle paroît être en B. Or A B est plus grand que A D, il en est double par exemple. Donc, lorsque la Lune est dans l'Horison, sa distance appa-

rente eſt double de celle du Meridien. Donc, quoique l'inégalité des images que la Lune, dans ces deux ſituations differentes, trace dans nos yeux, ſoit comme inſenſible, ſon diametre doit paroître dans l'Horiſon deux fois auſſi grand que dans le Meridien : puiſque les images de deux corps, étant égales dans le fond de nos yeux, leur grandeur paroît & doit toûjours paroître proportionnelle, non à leur diſtance réelle, mais à leur diſtance apparente, ainſi que je viens de le dire.

6. Cette raiſon eſt démonſtrative aſſûrément. Mais pour en convaincre l'eſprit d'une maniere ſenſible, on peut faire cette experience, entre pluſieurs autres. Prenez un morceau de verre plat comme d'une vître caſſée. Chauffez-le peu à peu, & également par tout, en le paſſant ſur la flamme d'une chandelle, d'abord à 3 ou 4 doits, de peur qu'il ne ſe caſſe : & lors qu'il ſera chaud abaiſſez-le dans la flamme même, & l'y paſſez afin qu'il ſe couvre de fumée, juſqu'à ce que regardant au travers vous voyiez diſtinctement la flamme de la chandelle, ſans voir les autres objets moins éclatans. Il faut que ce verre ſoit plus ou moins obſcurci, ſelon l'uſage qu'on en veut faire, pour regarder le Soleil ou la Lune. On le voit aſſez.

Je dis donc qu'avec un tel verre plus ou moins enfumé, on verra le Soleil ou la Lune ſenſiblement de la même grandeur dans quelque ſituation qu'ils ſoient, pourveu que ce verre ſoit tout proche des yeux & qu'il éclipſe entierement le Ciel & les Terres : Je dis *entierement*. Car pour peu qu'on entrevît le Ciel & les Terres, ce verre ne changeroit point les apparences de grandeur du Soleil, parce qu'on le pourroit juger plus éloigné que ces Terres qu'on verroit confuſé-

Digitized by Google

ment. Car il n'eſt pas neceſſaire de voir diſtinctement les objets pour juger de leur étenduë. Si le Soleil eſt dans l'Horiſon, l'interpoſition du verre le fera paroître environ deux fois plus proche, & quatre fois plus petit ou environ : car ici la préciſion n'eſt pas neceſſaire. Mais s'il eſt fort élevé ſur l'Horiſon, le verre ne produira aucun changement conſiderable ni dans ſa diſtance, ni dans ſa grandeur apparente.

7. Cela étant, il eſt clair que l'interpoſition du verre ne change pas ſenſiblement l'image, que la Lune trace dans le fond de l'œil : puiſqu'elle ne perd rien de ſa grandeur apparente, lorſqu'étant ſur nôtre tête, on la regarde avec ce verre. Or lorſqu'elle eſt à l'Horiſon, ſa diſtance & ſa grandeur apparentes diminuënt notablement par l'interpoſition du verre, laquelle ne change point ſon image, & ne fait qu'éclipſer les autres objets. Donc il eſt évident que la Lune paroît plus grande dans l'Horiſon que dans le Meridien, par cette raiſon que la vûë ſenſible des Terres nous la faiſoit juger plus éloignée. Et la propoſition que M. Regis prétend prouver dans le Chap. 30. du 3. Tome de ſa Philoſophie, & par laquelle il le finit n'eſt pas ſoûtenable. *Ainſi*, conclut-il, *nous pouvons aſſûrer en général que la grandeur apparente des objets dépend uniquement de la grandeur des images qu'ils tracent ſur la rétine.*

8. Pour le R. P. Taquet ſon ſentiment n'eſt pas tout à fait le même que celui de M. Regis. Selon ce Pere, la grandeur apparente des objets dépend non *uniquement*, mais *preſque toûjours* de la grandeur de leurs images ; ce qui le fait neanmoins tomber dans quelques erreurs. Mais voici ce qu'il dit par rapport au ſentiment que je viens d'établir. *Immeritò igi-*

tur nonnulli recentiores, neſcio quibus ductî præjudiciis, angulos prædictos, ut fallaces, & ineptos ad apparentes rerum magnitudines determinandas rejiciunt. Dicent credo, objecta non apparere æqualia, quamvis eodem vel æquali angulo conſpiciantur, quando viſus inæquales diſtantias percipit. Quæro igitur, an ſol propè horiſontem poſitus major appareat, cum terræ ſuperficies illum inter atque oculum interjecta cernitur, quam dum manu vel pileo terræ conſpectu impedito ſpectatur ſolus? Quiſquis voluerit experiri, æqualem utroque caſu deprehendet, &c. Il eſt viſible que le P. Taquet ſe trompe par ſon experience imparfaite. Car pour détruire la diſtance apparente du Soleil couchant, il ne ſuffit pas de ſe cacher la campagne par le bord de ſon chapeau, il faut auſſi ſe faire éclipſer le Ciel. Mais apparemment ce ſçavant homme ne faiſoit pas attention à la voûte apparente du Ciel, qui paroiſſant preſque platte doit cauſer à peu prés la même apparence de diſtance que les terres interpoſées. Il eſt donc certain que l'apparence de l'inégalité des diſtances doit être actuellement comparée avec l'égalité des images, que produiſent les objets au fond de l'œil, afin que le jugement naturel ſe forme en nous touchant la grandeur de ces objets. Mais voici comment tout cela ſe doit entendre. Je prie qu'on y donne attention. Car on peut tirer bien des conſequences du principe que je me contenterai d'expoſer.

9. Comme Dieu ne nous a pas faits pour connoître les rapports que les corps ont entr'eux, & avec celui que nous animons, & qu'il eſt neceſſaire pour la conſervation de la vie que nous en ſçachions beaucoup de choſes; il nous en inſtruit ſuffiſamment par la voye courte du

ſentiment, ſans aucune application de nôtre part. Dans l'inſtant que nous ouvrons les yeux au milieu d'une campagne, Dieu nous donne donc tout d'un coup tous les ſentimens, & forme en nous tous les jugemens, que nous formerions nous-mêmes, ſi, ayant l'eſprit d'une pénétration comme infinie, nous ſçavions outre cela l'Optique divinement; & non ſeulement la grandeur & le rapport de toutes les images qui ſe tracent dans nos yeux, mais generalement tous les changemens qui arrivent à nôtre corps; lorſqu'ils peuvent ou doivent ordinairement ſervir à regler ces jugemens. Ainſi nous voyons la Lune, le Soleil & les Etoiles, & même les nuës, dans la même diſtance: Parce que comme je l'ai prouvé dans le 9. Chapitre de cet Ouvrage, il n'y a point de difference ſenſible dans ce qui arrive à nôtre corps, par laquelle nous puiſſions juger que les Etoiles ſoient infiniment plus éloignées que la Lune, & celle-ci que les nuës; & l'Horiſon nous paroît plus éloigné que le Zenith, parce que le Ciel & les Terres qui ſont entre l'Horiſon & nous, traçant dans nos yeux leurs images, l'eſprit tel que je l'ai ſuppoſé, en doit conclure qu'il eſt beaucoup plus éloigné que le Zenith, entre lequel & nous il ne paroît aucun objet. De ſorte que tous les degrez du Ciel apparent diminuënt d'autant plus qu'ils approchent davantage du Zenith. Et comme la Lune en quelque endroit du Ciel qu'elle ſoit, eſt toûjours vûë ſous un angle d'environ un demi degré, l'eſprit, ſelon les regles de l'Optique, la doit voir beaucoup plus grande à l'Horiſon que dans le Meridien.

10. Si je panche la tête, ou ſi je me promene en regardant un objet; par le même principe cet objet ne laiſſera pas de paroître droit & im-

Digitized by Google

mobile. Car mon eſprit étant averti de la ſituation ou du mouvement de mon corps, je ne dois pas conclure que cet objet change de place, à cauſe que ſon image en change dans le fond de mes yeux. Mais ſi j'étois tranſporté dans un Vaiſſeau par un mouvement qui ne changeât rien dans mon corps, comme les jugemens naturels qui ſe forment en moi ne ſont appuyez que ſur les changemens qui s'y paſſent, je croirois être immobile, & que les objets ſeroient mûs. Il faut dire la même choſe de toutes les autres apparences des corps qui nous environnent. Dieu en conſequence des Loix generales de l'union de l'ame & du corps, nous apprend en un clin d'œil, la grandeur, la ſituation, la figure, le mouvement & le repos de tous les objets qui frappent nos yeux, en conſequence des Loix du mouvement : Et cela fort exactement, pourvû que les objets ne ſoient pas exceſſivement éloignez, & que l'angle que forment les rayons ſe termine à l'objet qu'on regarde. Ainſi Dieu forme en nous, pour ainſi dire, les jugemens naturels que nous ferions nous-mêmes, ſi nous étions tels que je l'ai ſuppoſé. Mais comme nous ne ſommes pas faits pour nous occuper des objets ſenſibles, & pour ne travailler qu'à la conſervation de nôtre vie, il nous épargne tout ce travail, & nous apprend, par une voye abregée & fort agreable en un moment, un détail comme infini de veritez & de merveilles. Mais examinons maintenant l'opinion de M. Regis, & voyons s'il n'y auroit point quelque choſe a reformer dans ſon Optique : Voici ſes paroles.

Tom 3. p. 243. 11. *Il y en a d'autres qui prétendent que cette grandeur apparente de la Lune ſur l'Horiſon*

ne dépend point de l'élargiſſement de la prunelle, ni de l'applatiſſement du Criſtallin, mais du jugement que nous faiſons que la Lune eſt plus éloignée de nous, lorſqu'elle eſt ſur l'Horiſon que lorſqu'elle eſt dans le Meridien, aſſurant que ce jugement a la proprieté de faire qu'un objet paroiſſe plus grand, quoique ſon image ſur la rétine ſoit plus petite.

On voit bien par ce que je viens de dire, & par ce que j'ai dit dans le 9. Chap. de la *Recherche de la Verité*, comment il faut entendre cette expoſition de mon ſentiment. L'Auteur continuë: *Nous répondons qu'il n'y a rien qui ſoit plus contraire aux Loix de l'Optique que cette explication; & que tant s'en faut que le jugement que nous faiſons que les objets ſont éloignez contribuë à les faire paroître plus grands, il ſert au contraire à les faire paroître plus petits.*

RE'PONSE. Voila une déciſion bien étrange: *Il n'y a rien qui ſoit plus contraire aux Loix de l'Optique.* Mais quoi! Eſt-ce que ſi M. Regis du milieu de ſa chambre regardoit la campagne, tout ce qu'il y découvriroit lui paroîtroit plus petit que ſa fenêtre, par cette loi fondamentale de ſon Optique, *Que la grandeur apparente des objets dépend uniquement de la grandeur des images qu'ils tracent ſur la retine*, & que l'image d'une montagne par exemple étant plus petite au fond de ſes yeux, que celle de ſa fenêtre, puiſque celle-ci contient l'autre, il faut bien que la montagne lui paroiſſe plus petite. Car s'il jugeoit que la montagne eſt fort éloignée, pour en conclure qu'elle eſt fort grande ſelon lui, *ce jugement la lui feroit paroître plus petite.* Et il le prouve ainſi. *Dont la raiſon eſt*, dit-il, *que ce jugement dépend d'un mouvement de la prunelle qui eſt tel, pour voir les objets diſtincte-* Pag. 241.

Digitized by Google

ment, qu'à meſure qu'ils ſont plus éloignez elle s'élargit davantage; & à meſure qu'elle s'élargit l'œil & le Criſtallin s'applatiſſent. Or il eſt évident que quand l'œil eſt applati les refractions ſont moindres, & PAR CONSEQUENT QUE LES IMAGES DES OBJETS QU'ELLES CAUSENT SUR LA RETINE SONT PLUS PETITES. Pour moi, de ce que le Criſtallin s'applatit, je conclurois au contraire : Et par conſequent les images des objets que les refractions cauſent ſur la retine ſont plus *grandes*. Car le Criſtallin fait le même effet que les verres cõvexes des lunettes : & l'experience apprend que plus ces verres ſont plats & leurs refractions *petites*, plus au contraire les images qu'ils raſſemblent à leur foyer deviennent *grandes*. Il ſeroit inutile que j'expliquaſſe ici d'où dépend le jugement que nous formons de la diſtance des objets, aprés ce que j'en ai dit dans le 9. Chap. *de la Recherche de la Verité*. Comment les rayons ſe raſſembleront-ils ſur la retine, *ſi l'œil & le criſtallin s'applatiſſent* en même tems ? Si le criſtallin s'applatit, c'eſt une neceſſité que l'œil s'allonge: & au contraire ſi l'œil s'applatit, il faut que le criſtallin devienne plus convexe, afin que la viſion ſe puiſſe faire, & que les rayons ſe réüniſſent ſur la retine. M. Regis me permettra de lui dire ici, que quand on veut rendre raiſon d'une choſe fauſſe, on ſe trouve ſouvent bien embaraſſé : Mais peut-être y a-t-il dans ſon raiſonnement quelque faute d'impreſſion qui y cauſe cet embaras que je ne puis démêler. Il continuë.

12. *Pour donner donc une explication plus ſimple & plus naturelle que les precedentes, nous dirons que la grandeur apparente de la Lune à l'Horiſon, dépend principalement des vapeurs qui*

Digitized by Google

s'élevent continuellement en l'air, & qui se disposent en sorte autour de la terre, que leur surface convexe est concentrique avec elle; d'où il s'ensuit que ces vapeurs causent aux rayons de la Lune des refractions qui les font approcher de la perpendiculaire, & qui sont propres par conséquent à augmenter l'image de la Lune sur la retine, par la même raison que les verres convexes sont propres à augmenter celles de tous les objets qu'on regarde au travers de ces verres.

RE'PONSE. *L'explication est simple.* Mais elle est fausse pour bien des raisons.

1°. Elle est fausse par la démonstration & l'experience du verre enfumé, dont on a parlé d'abord.

2°. Elle est fausse encore, par une raison donnée dans l'endroit * qu'il refute. Car, quand les Astronomes mesurent le diametre de la Lune, ils le trouvent plus grand lorsqu'elle est dans le Meridien, que lorsqu'elle est à l'Horison, à cause qu'alors elle est plus proche d'un demi-diametre de la terre. Or, si les refractions augmentoient l'image de la Lune dans les yeux, il est évident, du moins à ceux qui sçavent quelque peu d'optique, qu'elles l'augmenteroient dans la lunette. On sera bien-tôt * surpris de voir l'étrange réponse que M. Regis donne à cette experience dont il convient. Mais il a pû voir ces deux premieres réponses dans mes Livres, il lui en faut donner d'autres.

* Rech. de la Ver. Ch. 9.

* A la fin de cette 1. Rép.

3°. Elle est fausse, parce qu'elle suppose un principe faux. Qui est que les rayons de la Lune souffrent la refraction en question à la surface de l'atmosphere de l'air ou des vapeurs. Or ce principe n'est pas vrai. Car à cette surface la difference de la densité des milieux est comme insen-

Digitized by Google

ſible, & l'experience apprend qu'un même objet, à une diſtance raiſonnable comme d'une lieuë, vû le matin de niveau avec une lunette, ne s'y trouve plus à midi, par l'effet des refractions qui élevent les objets. Or la ſurface des vapeurs qui ſe diſpoſent en rond autour de la terre eſt bien loin de-là : car du moins montent-elles juſqu'aux nuës.

4°. Elle eſt fauſſe, parce qu'en ſuppoſant que le principe en fût vrai, & que les refractions de rayons de la Lune ſe fiſſent à la ſurface des vapeurs, il s'enſuivroit que la Lune à l'Horiſon paroîtroit elliptique, tout à rebours de ce qu'elle paroît. L'experience apprend qu'elle paroît moins haute que large, & elle paroîtroit moins large que haute. Il faudroit trop de diſcours pour en donner une démonſtration préciſe, & la choſe n'en vaut pas la peine. Je penſe que M. Regis la trouvera bien lui-même, s'il fait ſeulement reflexion que lorſque nous voyons la Lune dans l'Horiſon, nous ne ſommes pas dans la ligne qui joint ſon centre avec celui de la terre, qui eſt auſſi celui de la ſurface ſphérique des vapeurs. Ou, puiſque ſelon lui les refractions des vapeurs ſe font comme dans les verres convexes, il peut ſe convaincre de la verité de ce que je dis par l'experience. Car, s'il prend un de ces verres, & qu'il regarde un petit cercle au travers, il le verra plus grand & ſans qu'il paroiſſe changer de place, s'il le regarde par le centre de la loupe. Mais s'il abaiſſe ſa loupe il verra que le cercle paroîtra s'élever & devenir elliptique, & que ſa hauteur ſera plus grande que ſa largeur : parce qu'il verra le cercle par des rayons qui tombent plus obliquement ſur le verre.

Je croirois perdre mon tems, & le faire perdre aux autres, ſi je m'arrétois davantage à faire

voir la fauſſeté du principe de M. Regis, qui *explique les refractions que les vapeurs cauſent dans les rayons de la Lune par la même raiſon que les verres convexes ſont propres à augmenter les objets qu'on regarde au travers.* Je croi que le Lecteur, & M. Regis lui-même en demeurera d'accord. Mais peut-être voudra-t-il que j'explique donc moi-même l'effet des refractions dont il eſt queſtion. Je veux bien le ſatisfaire. Non, que je croye que cela ſoit neceſſaire à la juſtification de mes ſentimens, mais parce que le Lecteur ſera peut-être auſſi bien aiſe de le ſçavoir, s'il ne le ſçait déja mieux que moi, car je ne me pique pas d'être fort ſçavant dans ces matieres.

13. Je croi donc que les refractions n'augmentent point la grandeur apparente de la Lune, qu'au contraire elles la diminuënt : parce que lorſqu'elle eſt à l'Horiſon elles diminuënt ſa hauteur, je veux dire ſon diametre perpendiculaire, ſans faire aucun changement ſenſible dans ſa largeur ou ſon diametre horiſontal, ce qui la fait paroître elliptique : Voici ma raiſon. C'eſt que les refractions que cauſent les vapeurs dans les rayons de la Lune & de tous les autres objets ſe font principalement dans les vapeurs mêmes, qui ſont répanduës dans tout l'air, & non comme M. Regis le pretend ſur leur ſurface concentrique à la terre. Car à cette ſurface la difference de la denſité des milieux eſt inſenſible. (Il n'en eſt pas de cette ſurface comme de celle des nuës que les vents compriment, & ſur leſquelles ils peuvent former une eſpece de glacis.) L'experience du niveau, de laquelle je viens de parler, le confirme : & je ne croi pas que perſonne en puiſſe douter. Or voici comment je penſe que ſe font ces refractions.

Digitized by Google

Les rayons auſſi-bien que tous les corps mûs vont, ou tendent toûjours à aller en ligne droite; & ils ne ſe détournent de cette ligne, que lorſqu'ils trouvent plus de reſiſtance d'un côté que de l'autre. Les rayons, par exemple, qui de l'air entrent de biais dans l'eau, ou qui ſont obliques à la ſurface de l'eau, ſe détournent vers la perpendiculaire : parce qu'à la ſurface commune de ces deux corps, ils trouvent moins de reſiſtance dans les pores de l'eau que dans l'air, dont les petites parties leur réſiſtent par un ébranlement continuel. Les rayons de la Lune ſe détournent donc peu à peu & inſenſiblement vers la ſurface de la terre : parce qu'ils trouvent moins de reſiſtance, où il y a plus de vapeurs, ou de petites parties d'eau ; & qu'ordinairement il y en a plus en bas qu'en haut. Ainſi ces rayons décrivent une ligne courbe, dont je laiſſe aux Geometres à expliquer la nature : & la tangente, qui touche cette courbe au point qui entre dans l'œil, eſt le rayon du lieu apparent de la Lune, parce que nous voyons toûjours les objets en ligne droite.

On voit bien par ce que je viens de dire, que non-ſeulement les refractions doivent élever la Lune, mais encore qu'elles doivent l'élever d'autant plus, qu'elle eſt plus proche de l'Horiſon: parce que ſes rayons rencontrent d'autant plus de vapeurs qu'ils ſont plus proches de la terre, & qu'ils traverſent un eſpace plus long où elles ſont répanduës. On en peut même conclure que l'effet des refractions ne doit ceſſer, que lorſque la Lune eſt directement ſur nôtre tête, quoiqu'elle ne ſoit preſque plus ſenſible depuis le 45 ou 50 degré d'élevation juſques au Zenith. Tout le monde ſçait que l'on a dreſſé des Tables de refractions pour les obſervations Aſtronomiques,

Digitized by Google

lesquelles Tables donnent pour les differens degrez de hauteur des planettes, differentes élevations apparentes, fondées sur ce que je viens de dire. Enfin le fait ne se peut contester. Laissant donc là les preuves que j'en viens de donner, je raisonne ainsi sur le fait.

14. Il est certain que les rayons qui partent du bord superieur de la Lune, sont plus élevez sur l'Horison d'environ un demi degré, que ceux qui partent du bord inferieur. Or l'experience apprend & les Tables des refractions, que plus les objets approchent de l'Horison, plus les refractions sont grandes, & plus l'élevation apparente de ces objets augmente. Donc le bord inferieur de la Lune doit recevoir par les refractions, plus d'élevation que le bord superieur. Donc les refractions approchent les deux extrémitez du diametre perpendiculaire de la Lune, & par consequent elles diminuënt sa hauteur. Mais comme les extrémitez du diametre horisontal sont également élevées sur l'horison, il est visible que les refractions ne changent point son apparence, puisque l'effet ordinaire des refractions n'est que celui d'élever les objets.

Selon la Table des refractions, le bord superieur de la Lune, lorsqu'elle est dans l'horison, est moins élevé par les vapeurs que le bord inferieur de plus de deux minutes. Ainsi le diametre de la Lune étant environ de 30 minutes, les refractions diminuënt sa hauteur environ de la douziéme partie. Si donc les vapeurs augmentoient notablement son diametre horisontal, au lieu de nous paroître presque circulaire, nous la verrions fort elliptique. Mais, si on suppose que les refractions n'augmentent point, ou bien si on le veut, car cela ne fait rien à la question, qu'elles n'augmentent, que d'une partie insensi-

Digitized by Google

ble, ſon diametre horiſontal, ſa figure devra paroître préciſément telle qu'elle paroît.

Il eſt donc certain que les refractions diminuënt davantage la hauteur de la Lune, qu'elles n'en augmentent la largeur: & qu'ainſi bien loin qu'elles augmentent ſon apparence dans l'horiſon, elles doivent la faire paroître plus petite que lorſqu'elle eſt dans le Meridien. Il n'eſt pas neceſſaire que je m'étende davantage ſur cette matiere. Mais afin que le Lecteur puiſſe comparer mes raiſons avec celles de l'Auteur, je vas achever de lui tranſcrire ce Chapitre de ſa Philoſophie.

15. M. Regis. *Il eſt encore évident par le 4 axiome, que la Lune étant dans l'horiſon ſes rayons doivent ſouffrir de plus grandes refractions qu'ils n'en ſouffrent lorſqu'elle eſt dans le Meridien, à meſure qu'ils ſont plus inclinez. Or eſt-il que la grandeur des images dépend de la grandeur des refractions.* (Je viens d'expliquer en quel ſens elle en dépend, & la conſequence qui ſuit eſt fauſſe.) *Il s'enſuit donc que l'image de la Lune ſur la retine eſt plus grande, lorſqu'elle eſt ſur l'horiſon, que lorſqu'elle eſt dans le Meridien. Sans qu'il ſerve de rien de dire que lorſque la Lune eſt dans l'Horiſon, elle eſt plus éloignée de nous que lorſqu'elle eſt dans le Meridien: car rien ne nous empêche de concevoir que la grandeur des refractions augmente plus l'image de la Lune que ſon éloignement ne la peut diminuer; ce qui fait que la Lune doit paroître plus grande dans l'Horiſon que dans le Meridien, ainſi que l'experience le fait voir.*

* Ch. 9. Art. 3. *L'Auteur* de la Recherche de la Verité * *reconnoit ſans peine qu'un tres-grand nombre de Philoſophes attribuënt ce que nous venons de*

dire, aux vapeurs qui s'élevent de la terre; & il tombe d'accord avec eux a *que les vapeurs rompant les rayons des objets les font paroître plus grands, & qu'il y a plus de vapeurs entre nous & la Lune, lorſqu'elle ſe leve que lorſqu'elle eſt fort haute; & que par conſequent elle devroit paroître quelque peu plus grande qu'elle ne paroit, ſi elle étoit toûjours également diſtante de nous. Mais cependant il ne veut pas qu'on diſe que cette refraction des rayons de la Lune ſoit la cauſe de ces changemens apparens de ſa grandeur; car cette refraction, dit-il, n'empêche pas que l'image qui ſe trouve au fond de nos yeux, lorſque nous voyons la Lune qui ſe leve, ſoit plus petite que celle qui s'y forme lorſqu'il y a long-tems qu'elle eſt levée.* (Il me ſemble encore aujourd'huy que cette raiſon eſt convaincante.) Voyez l'art. 12. cy-deſſus.

Pour répondre à cela, voici comment nous raiſonnons, en ſuivant les b *principes de cet Auteur. Les vapeurs rompent les rayons de telle ſorte qu'elles font paroître les objets plus grands. Il y a plus de vapeurs entre nous & la Lune, lorſqu'elle ſe leve que lorſqu'elle eſt fort haute: donc la Lune doit paroître plus grande ſur l'Horiſon que dans le Meridien,* c *pourveu que les refractions qui ſe font ſur l'Horiſon augmentent plus ſon image ſur la Retine, que ſon éloignement de nous ne la diminuë. Cette conſequence ſe déduit ſi naturellement des principes de cet Auteur, qu'on a peine à concevoir com-*

a J'ai trop déferé au ſentimét de ces Philoſophes, & en cela j'ai eu tort, ſi M. Regis n'a pas raiſon. Comme mon deſſein n'étoit pas alors d'examiner à fond l'effet des refractiõs, j'ai crû pouvoir entrer en partie dans une opinion qui a quelque vraiſemblance, & que j'avois oüi ſoûtenir.

à pluſieurs perſonnes plus habiles que moi

b Pourquoi ſont-ce là mes *principes*, puiſque je les attribuë à d'autres Philoſophes? Ce ſont les principes communs que je n'ai pas crû devoir examiner, cela n'étant pas abſolument neceſſaire à mon deſſein.

c Remarquez cette condition: *Pourveu que*, &c.

Digitized by Google

ment il en a pû tirer une toute contraire, en aſſurant * *que le diametre de l'image que nous avons de la Lune dans le fond de nos yeux* (on a oublié : lorſqu'elle eſt au Meridien) *eſt plus grand. Ce qui renverſe tous les fondemens de l'optique.*

* C'eſt que la conditiõ manque, & que les refractions n'augmentent pas, ou ſi on le veut, n'augmentent pas tant l'image de la Lune que ſon éloignement la diminuë, comme je le conclus de la meſure exacte de ſon diametre.

Quant à ce qu'il ajoûte que les Aſtronomes qui meſurent les diametres des planettes, remarquent que celui de la Lune s'agrandit à proportion qu'elle s'éleve, nous en demeurons d'accord ; mais c'eſt ce qu'il n'explique pas, & dont nous allons tâcher de rendre raiſon.

J'en ai rendu la raiſon au même endroit *de la Recherche de la Verité* qu'il a cité. Et cette raiſon eſt, que lorſque la Lune ſe leve elle eſt plus éloignée de nous, que lorſqu'elle eſt dans le Meridien, d'environ un demi diametre de la terre. Ainſi les Aſtronomes doivent trouver ſon diametre plus grand dans le Meridien que dans l'Horiſon. Il n'y a pas en cela grand myſtere. Mais voici la raiſon de M. Regis. Il faut tâcher de la bien comprendre pour en juger. Une ſimple lecture ne ſuffira peut-être pas.

Pour cet effet il faut ſe ſouvenir de ce qui vient d'être dit de la grandeur de l'image que les objets tracent ſur la retine, & ſuppoſer ce qui ſera prouvé enſuite ; Sçavoir que les verres des lunettes cauſent aux rayons des refractions d'autant plus grandes qu'ils ſont plus inclinez. Car cela étant poſé nous pouvons aſſurer que la Lune étant meſurée paroît plus petite lorſqu'elle ſe leve que lorſqu'elle eſt fort haute, parce que la lunette dont on ſe ſert pour la meſurer augmente moins à proportion ſon image lorſqu'elle eſt ſur l'Horiſon qu'elle ne l'augmente lorſqu'elle eſt vers le Meridien ; dont la raiſon eſt que les refractions que la lunette cauſe ſont

plus

Digitized by Google

plus petites à meſure que les rayons ſont moins inclinez ; & il eſt certain * *que les rayons ſont moins inclinez ſur la lunette, lorſque la Lune eſt dans l'Horiſon que lorſqu'elle eſt au Meridien, à proportion que les refractions qu'ils ſouffrent en entrant dans l'air ſont plus fortes lorſque la Lune ſe leve, que lorſqu'elle eſt fort haute. Ce qui fait qu'il n'y a que le different éloignement de la Lune qui puiſſe cauſer de l'inégalité dans la grandeur de l'image qu'elle trace ſur la Retine. Or eſt-il que par l'Art. 3. du Chap. 17. le reſte étant égal, plus les objets ſont éloignez, plus leurs images ſont petites ; donc la Lune étant plus éloignée de nous lorſqu'elle eſt dans l'Horiſon que quand elle eſt dans le Meridien ; ce n'eſt pas merveille ſi elle paroit ſous un moindre diametre.*

* Cela n'eſt pas vrai. Les rayons doivent tomber perpendiculairement ſur la lunette dãs quelque ſcituatiõ que ſoit la Lune. Cela n'a pas beſoin de preuve. Je ſuis étrangemẽt ſurpris de ce diſcours. A quoi M. Regis penſoit-il ?

C'eſt donc une choſe conſtante, que la Lune, bien qu'elle dût paroitre plus petite étant ſur l'Horiſon, à cauſe qu'elle eſt plus éloignée, cela n'empêche pas qu'elle ne puiſſe paroitre plus grande, & qu'elle ne paroiſſe en effet telle toutes les fois que les refractions de ſes rayons augmentent plus ſon image materielle ſur la Retine, que ſon éloignement de la terre ne la diminuë ; ce qui eſt confirmé par l'experience qui fait voir qu'un objet, quoique plus éloigné, peut paroitre plus grand étant regardé par un verre convexe qu'il ne paroitroit étant plus proche, s'il étoit regardé ſans ce verre.

J'ai tranſcrit. Vous avez lû. Decidez donc équitable Lecteur lequel de nous deux, de M. Regis ou de moi, renverſe les vrais fondemens de l'Optique.

Digitized by Google

DE LA NATURE DES IDE'ES,

Et en particulier de la maniere dont nous voyons les objets qui nous environnent.

VOICI un ſujet qui merite bien plus l'attention du Lecteur, que celui que je viens d'éclaircir. Il s'agit ici de la Nature des Idées qui nous repreſentent les objets. Il s'agit de ſçavoir, s'il y a une Raiſon univerſelle qui éclaire toutes les intelligences immediatement & par elle-même ; ou ſi chaque eſprit particulier peut découvrir, dans les diverſes modalitez de ſa propre ſubſtance, la nature de tous les êtres & créez & poſſibles, & l'infini même. Il n'y a point ce me ſemble de queſtion qui nous regarde de plus prés, quoique bien des gens ne s'en embaraſſent gueres : Car enfin il s'agit d'une choſe qui entre dans la définition même de l'homme, qu'on définit ordinairement, *animal Rationis particeps* : Il s'agit de ſçavoir ce que c'eſt que la Raiſon. Je prie donc le Lecteur de ſe rendre attentif, & de ne point s'effrayer de la ſublimité de la matiere. Je tâcherai de la rendre ſenſible, du moins à ceux qui ſçavent déja ou qui voudront bien ſuppoſer, que les couleurs ne ſont point répanduës ſur les objets, verité qui eſt maintenant aſſez communément receuë, &

Digitized by Google

que je croi avoir ſuffiſamment démontrée dans le premier Livre de la *Recherche de la Verité*. La queſtion particuliere que je vas d'abord tâcher d'éclaircir, & qui donnera lieu de parler en general de la Nature des idées, eſt de ſçavoir, comment nous voyons les objets qui nous environnent. J'ai ſur cela un ſentiment qui paroît étrange, & dont l'imagination ne s'accommode pas volontiers; car je croi que c'eſt uniquement en Dieu que nous les voyons. J'ai prouvé ce ſentiment fort au long dans *la Recherche de la Verité*, & ailleurs. * Car, comme je parlois dans cet Ouvrage pour tout le monde, je devois donner de toutes ſortes de preuves. Mais comme je parle ici principalement à M. Regis, & à quelques Carteſiens, je ſerai plus court & plus précis; parce que je ne m'arrêterai qu'à une eſpece de preuve. Ainſi il ſera aiſé de décider lequel de nous deux a raiſon.

*Réponſe au Livre des vrayes & fauſſes idées. Entretiens ſur la Metaph. 1. & 2. Ent. &c.

1. Je ſuppoſe comme une verité inconteſtable, que les couleurs ne ſont point répanduës ſur les objets, mais qu'elles ſont uniquement dans l'ame. M. Regis en convient, & c'eſt pour cela que je le ſuppoſe. Par le mot de *couleur*, on n'entend pas la configuration des petites parties, dont ce papier, par exemple, eſt compoſé, laquelle eſt inſenſible. On entend par la couleur ce qu'on voit en regardant ce papier, c'eſt à dire ſa blancheur apparente.

2. Il eſt certain qu'on ne voit les corps que par la couleur, & qu'on ne peut en les regardant diſtinguer leur differente nature, que par la difference des couleurs. Il ne faut point ici de preuves, mais un peu de reflexion ſur les effets des couleurs dans la peinture.

3. Si donc je vois preſentement ce Livre, ce Bureau, ce Plancher; & ſi je juge de leur diffe-

rence,& de celle de l'air d'alentour,c'eſt que l'idée de l'étenduë, ſelon ſes diverſes parties, modifie mon ame, là d'une couleur, & ici d'une autre. Et comme l'air eſt inviſible, cette idée ne modifie point mon ame de quelque couleur, ou de quelque perception ſenſible, pour le lui repreſenter, mais d'une perception pure. C'eſt aſſurément ainſi qu'on voit les objets. Car, prenez y garde, voici le principe.

4. Il eſt certain que tous les hommes ont l'idée de l'étenduë preſente à l'eſprit, dans le tems même qu'ils ont les yeux fermez. M. Regis * a fait un Chapitre exprés pour prouver que cette idée eſt eſſentielle à l'ame, c'eſt à dire à l'eſprit entant qu'uni au corps. Quand on a les yeux fermez cette idée ne modifie point l'ame de diverſes couleurs, c'eſt à dire de diverſes perceptions ſenſibles. Elle ne la modifie que d'une perception plus legere, ou purement intellectuelle, qui la repreſente immenſe : mais ſans aucune diverſité dans ſes parties, parce que cette idée ne modifie point l'ame diverſement ; car je ſuppoſe que l'imagination n'agiſſe point, ou ne forme point des images particulieres de cette idée generale. Concevons maintenant qu'un homme, qui avoit les yeux fermez, vienne à les ouvrir au milieu d'une campagne; & voyons ce qui lui arrivera de nouveau. Cet homme avoit en lui l'idée de l'étenduë, quand il avoit les yeux fermez. Cette idée eſt eſſentielle à l'ame, dit M. Regis. Il aura donc encore cette idée. Mais il ne verra point cette uniformité qu'il concevoit entre ſes parties : Parce que cette idée au lieu de ne modifier ſon eſprit que d'une perception intellectuelle, elle le modifiera actuellement d'un grand nombre de perceptions ſenſibles, ou de couleurs toutes differentes. Car

* *Tom. 1. pag. 157.*

Digitized by Google

les couleurs ne ſont que dans l'ame. Ce ne ſont que des perceptions vives & ſenſibles, qui ſe rapportent directement à l'idée de l'étenduë qui les produit, & indirectement aux objets qui en ſont ordinairement l'occaſion. Je dis *ordinairement*, parce qu'on voit quelquefois des objets qui ne ſont point.

5. Cela étant ainſi, ce qu'on appelle *voir les corps*, n'eſt autre choſe qu'avoir actuellement preſente à l'eſprit l'idée de l'étenduë, qui le touche ou le modifie de diverſes couleurs: Car on ne les voit point directement ou immediatement en eux-mêmes. Il eſt donc certain qu'on ne voit les corps que dans l'étenduë intelligible & generale, renduë ſenſible & particuliere par la couleur; & que les couleurs ne ſont que des perceptions ſenſibles que l'ame a de l'étenduë, lorſque l'étenduë agit en elle, & la modifie. Quand je dis *l'étenduë*, j'entens l'intelligible, j'entens l'idée ou l'archetype de la matiere. Car il eſt clair que l'étenduë materielle ne peut agir efficacement & directement dans nôtre eſprit. Elle eſt abſolument inviſible par elle-même. Il n'y a que les idées intelligibles qui puiſſent affecter les intelligences. Quoi qu'il en ſoit M. Regis demeure d'accord qu'on voit les corps dans l'idée de l'étenduë, & cela me ſuffit ici.

6. J'aurai donc démontré qu'on voit les corps en Dieu, ſi je puis prouver que l'idée de l'étenduë ne ſe trouve qu'en lui, & qu'elle ne peut être une modification de nôtre ame. Car, comme tous les corps particuliers ſont compoſez d'une étenduë ou matiere commune & generale, & d'une forme particuliere: de même les idées particulieres des corps, ne ſont faites que de l'idée generale de l'étenduë, vûë ſous des formes ou par des perceptions intellectuelles ou ſenſibles

toutes differentes. Je croi que M. Regis en demeurera d'accord lui-même, puiſqu'il convient * *Que tous les corps particuliers ſont preſens à l'ame confuſément & en general, parce que leur preſence n'eſt que l'idée même de l'étenduë.* Ainſi il eſt clair que toute la queſtion ſe réduit à ſçavoir, ſi l'idée de l'étenduë n'eſt qu'une modification de l'ame, comme M. Regis le pretend : ou ſi cette idée eſt préalable à la perception qu'on en a, & ſi elle ne ſe trouve qu'en Dieu. Je raiſonne donc ainſi.

* 1. Tom. p. 186.

7. Toutes les modifications d'un être fini ſont neceſſairement finies. Car la modification d'une ſubſtance n'étant que ſa façon d'être, il eſt évident que la modification ne peut pas avoir plus d'étenduë que la ſubſtance même. Or nôtre eſprit eſt fini, & l'idée de l'étenduë eſt infinie. Donc cette idée ne peut pas être une modification de nôtre eſprit.

Que nôtre eſprit ſoit fini, cela eſt certain. Car, plus nos perceptions embraſſent de choſes, plus elles ſont confuſes. Si nôtre eſprit étoit infini, il pourroit comprendre actuellement l'infini. Mais apparemment on ne me conteſtera pas cette verité. Il reſte donc à prouver que l'idée de l'étenduë eſt infinie.

8. Ce que nous ſçavons certainement n'avoir point de bornes eſt certainement infini. Or l'idée de l'étenduë eſt telle que nous ſommes certains que nous ne l'épuiſerons jamais, ou que nous n'en trouverons jamais le bout, quelque mouvement que nous donnions pour cela à nôtre eſprit. Nous ſommes donc certains que cette idée eſt infinie. Il eſt vrai que la perception que nous avons de cette idée eſt finie, parce que nôtre eſprit étant fini, ſes modifications le ſont auſſi. Voila pourquoi nôtre eſprit ne peut embraſſer

Digitized by Google

ou comprendre l'infini. Mais pour l'idée de l'eſpace ou de l'immenſité, je ſuis aſſuré qu'elle paſſe infiniment l'idée que j'ai du monde, & de tout nombre fini de mondes quelque grands qu'ils ſoient. Et j'atteſte ſur cela la conſcience des Lecteurs. Car c'eſt-là une de ces veritez qui ne ſe peut autrement démontrer, parce qu'on ne peut rien démontrer qu'on ne convienne des mêmes idées.

9. S'il eſt donc certain que l'idée de l'étenduë eſt infinie, elle ne ſe peut trouver qu'en Dieu. Or j'ay prouvé qu'on ne voyoit les corps que dans l'idée de l'étenduë, puiſque *voir differens corps* n'eſt autre choſe qu'être modifié de diverſes couleurs, ſelon diverſes parties de l'étenduë intelligible. Donc il eſt certain qu'on ne voit les corps qu'en Dieu. Auſſi n'y a-t-il que luy qui puiſſe modifier nos eſprits, & qui renferme dans ſa ſubſtance d'une maniere intelligible les perfections de tous les êtres créez, je veux dire les idées ou les archetypes ſur leſquels il les a formez. Car je ne comprens pas comment on peut ſoûtenir que la création du monde eſt préalable à la connoiſſance que Dieu en a, ſans bleſſer ſa ſageſſe & ſa préſcience dans la formation de ſes decrets.

10. M. Regis demeure d'accord * que l'idée de l'immenſité repreſente une étenduë ſans bornes. Mais il ſoûtient que des idées finies peuvent repreſenter l'infini, parce qu'il confond l'idée de l'immenſité avec la perception que l'eſprit en a, & qu'il pretend generalement * que *toutes les idées dont l'ame ſe ſert pour appercevoir les corps ne ſont que de ſimples modifications de l'eſprit*, & * que des idées quoique finies doivent paſſer pour infinies en ce ſens qu'elles repreſentent l'infini.

* *Tom. 1. p. 183.*

P. 190.

P. 194.

Il eſt ce me ſemble évident que ce qui eſt fini n'a point aſſez de réalité pour repreſenter immediatement l'infini. Si mon idée, ſi l'objet immediat de mon eſprit (car c'eſt là ce que j'appelle mon idée) eſt fini, & que je ne voye directement que cet objet immediat, dequoy on ne peut douter, puiſqu'il n'y a que cet objet qui m'affecte, il eſt certain que je ne verray directement rien d'infini. Si donc l'idée de l'immenſité étoit finie, comme le veut M. Regis, quoiqu'elle agît en moy ſelon tout ce qu'elle eſt, elle ne pourroit jamais me faire voir l'infini. Il faut donc que cette idée ſoit infinie, puiſque je vois qu'elle enferme une immenſité qui n'a point de bornes, & que je ſuis tres-certain qu'elle n'en a point. Il eſt vray que cette idée infinie agiſſant dans mon eſprit qui eſt fini, elle ne peut le modifier que d'une perception finie. Mais pour appercevoir l'infini, pour ſçavoir certainement que ce qu'on apperçoit eſt infini, il n'eſt pas neceſſaire que la perception ſoit infinie. Il n'y a que la comprehenſion de l'infini, que la perception qui meſure l'infini, qui doive être infinie comme ſon objet. Pour ſçavoir que ce qu'on voit eſt infini, il ſuffit que l'infini affecte l'ame quelque legere que ſoit l'impreſſion qu'il fait en elle. Car les perceptions ne répondent jamais à la réalité de leurs idées. Quand je me pique par exemple, ou que je me brûle, j'ay une perception tres-vive & tres-grande d'une idée pour ainſi dire fort petite : & quand je m'imagine les Cieux, ou que je penſe à l'immenſité des eſpaces, j'ay une perception tres-petite & tres-foible d'une tres-vaſte idée. Il y a preſque toûjours plus de perception, ou ce qui eſt la même choſe, la capacité que l'ame a de penſer eſt plus partagée par les petites idées que par les grandes.

Digitized by Google

Preuve certaine que nos idées ſont bien differentes des perceptions que nous en avons, & qu'il ne faut point juger de la grandeur des idées par les modifications qu'elles produiſent en nous, mais par la réalité qu'on découvre en elles. Et comme on découvre dans l'idée de l'immenſité une étenduë ſans bornes, il faut croire ce qu'on voit, c'eſt-à-dire que cette étenduë intelligible eſt infinie, quoique l'impreſſion qu'elle fait ſur nôtre eſprit, ſoit non ſeulement finie, mais beaucoup plus legere que celle que l'idée de la pointe d'une éguille y pourroit faire.

11. Je croy devoir dire ici, qu'on ne doit pas juger que le monde n'a point de bornes, à cauſe que l'idée de l'étenduë n'en a point. Car on ne peut pas même en conclure que Dieu ait creé un ſeul pied d'étenduë. On peut bien de l'idée de l'étenduë tirer les proprietez qui appartiennent aux corps, puiſque cette idée repreſente leur nature, comme étant l'archetype ſur lequel Dieu les a créez, & qu'on doit juger des choſes ſelon leurs idées. Mais la création de la matiere étant arbitraire & dependante de la volonté du Createur; puiſque l'idée qui la repreſente eſt infinie, neceſſaire, éternelle, il eſt évident qu'on pourroit abſolument avoir la perception de cette idee, ſans qu'il y eût de monde creé. Certainement Dieu a vû le monde avant la création, comme il le voit maintenant. Il eſt vray qu'il ne l'a vû que comme poſſible, avant ſes decrets ou independamment de ſes decrets. Mais ſes decrets ſuppoſez, il l'a vû comme actuellement exiſtant. Je dis ceci, parce que M. Regis pretend que l'étenduë creée eſt *la cauſe exemplaire* des idées qui la repreſentent; au lieu que c'eſt l'idée qui eſt l'archetype ou l'exemplaire ſur lequel la matiere a eſté faite. Je vas encore donner quelques *Tom. 1. p. 189.*

preuves que nos idées ſont bien differentes de nos modifications, ou des perceptions que nous en avons, car cette queſtion eſt le fondement de la diſpute.

12. Maintenant que je regarde ma main, j'en ay l'idée preſente à l'eſprit par la modification de couleur, dont cette idée affecte mon ame. Car la couleur que je vois n'eſt pas dans cette main que je remuë, elle n'eſt que dans mon ame. M Regis en convient. Et c'eſt par elle que je diſtingue ma main d'avec l'air qui l'environne, ou l'idée de ma main de celle de l'air; car les objets ne ſont viſibles que par la couleur. Suppoſons auſſi que cette main ſoit dans de l'eau chaude. Cette même idée de main ſera de nouveau preſente à mon eſprit par la modification de chaleur. Car la chaleur n'eſt auſſi que dans l'ame, comme M. Regis en convient encore. Il faut remarquer que l'experience apprend, que quand même on m'auroit coupé le bras, je pourrois ſentir la douleur dans ma main; & par la même raiſon, ſi le nerf optique étoit ébranlé comme il le doit être pour la voir, je la verrois en même tems. Cela ſuppoſé je raiſonne ainſi.

La chaleur n'eſt pas la couleur. Ce ſont deux differentes modifications de mon ame. Or je ne voy ou je ne ſens pas deux mains. C'eſt la même idée détenduë qui modifie mon ame de couleur & de chaleur. Je dois donc diſtinguer l'idée de ma main de la perception que j'en ay. Les idées des objets ſont donc préalables aux perceptions que nous en avons. Ce ne ſont donc point de ſimples modifications de l'eſprit, mais les cauſes veritables de ces modifications. C'eſt à dire que ces idées ne ſe trouvent qu'en Dieu, qui ſeul peut agir dans nôtre ame, & la modi-

Digitized by Google

ſier de diverſes perceptions par ſa propre ſubſtance : non telle qu'elle eſt en elle-même, mais entant qu'elle eſt la lumiere ou la raiſon univerſelle des eſprits : entant qu'elle eſt repreſentative des créatures & participable par elles : entant en un mot qu'elle contient l'étenduë intelligible, l'archetype de la matiere. On ne doit pas exiger de moy que j'explique plus clairement la maniere dont Dieu agit ſans ceſſe dans les eſprits : J'avouë que je n'en ſçay pas davantage.

13. Mais faiſons encore quelques reflexions ſur la difference qu'il y a entre nos idées & nos perceptions, entre l'idée de l'étenduë, ou d'un quarré par exemple, & la perception que nous en avons. Certainement nous connoiſſons clairement l'idée du quarré, & par elle les quarrez materiels, s'il y en a de créez. Mais pour la perception que nous en avons, ſoit intellectuelle, ſoit ſenſible, nous ne la connoiſſons que confuſément & par ſentiment interieur. Je vois clairement que ſi du ſommet d'un angle d'un quarré, je tire une ligne droite qui coupe par le milieu un des côtez oppoſez, le triangle qu'elle retranchera du quarré, en ſera le quart : Que ſi cette ligne coupe deux angles, qu'elle le partagera également : Que le quarré de cette diagonale ſera double du quarré, & ainſi des autres proprietez que je puis découvrir dans cette idée. Mais je connois ſi peu la modification de mon eſprit, ou la perception que j'ay de l'idée du quarré, que je n'y puis rien découvrir. Je ſens bien que c'eſt moy qui apperçois cette idée : mais mon ſentiment interieur ne m'apprend point, comment il faut que mon ame ſoit modifiée, afin que j'aye la perception intellectuelle ou la perception ſenſible de blancheur, pour connoître ou voir une

telle figure. Dieu connoît clairement la nature de mes perceptions ſans les avoir : parce qu'ayant en lui-même l'idée ou l'archetype de mon ame, il voit dans cette idée intelligible & lumineuſe, comment l'ame doit être modifiée, pour avoir une telle ou telle perception, blancheur, douleur, ou toute autre qu'il ne ſent pas. Mais pour moy c'eſt tout le contraire. Je ſens mes perceptions ſans les connoître : parce que n'ayant pas une idée claire de mon ame, je ne puis découvrir que par le ſentiment interieur, les modifications dont je ſuis capable.

14. Enfin la difference qu'il y a entre nos perceptions & les idées me paroît auſſi claire que celle qui eſt entre nous qui connoiſſons, & ce que nous connoiſſons. Car nos perceptions ne ſont que des modifications de nôtre eſprit, ou que nôtre eſprit même modifié de telle ou telle maniere : & ce que nous connoiſſons, ou que nous voyons n'eſt proprement que nôtre idée. Car ſi nos idées ſont repréſentatives, ce n'eſt que parce qu'il a plû à Dieu de créer des êtres qui leur répondiſſent. Quoique Dieu n'eût point creé de corps, les eſprits ſeroient capables d'en avoir les idées. Quand ouvrant les yeux je regarde une maiſon, certainement la maiſon que je voy, ou ce qui eſt l'objet immediat de mon eſprit n'eſt nullement la maiſon que je regarde. Car je pourrois voir ce que je voy, quand même la maiſon ne ſeroit plus : puiſque pour voir une maiſon, il ſuffit que l'idée de l'étenduë modifie l'ame par des couleurs diſtribuées de la même maniere, que ſi je regardois actuellement une maiſon. Il n'eſt pas neceſſaire que je m'étende davantage ſur cette matiere, aprés tout ce que j'ay fait dans mes autres ouvrages pour tâcher de l'éclaircir. Mais examinons la critique de

Digitized by Google

M. Regis. Je vas rapporter tout ſon texte afin qu'on en puiſſe juger plus ſeurement. Il commence ainſi le Chap. 14. du Livre 2. de ſa Metaphyſique.

15. *Il y a un Philoſophe moderne* * *qui enſeigne que nous voyons les corps en Dieu, non entant que Dieu produit en nous leurs idées, mais entant qu'il eſt lui-même comme l'idée dans laquelle, ou par laquelle nous voyons les corps.*

* L'Auteur de la Recherche de la Verité.

Ce Philoſophe pour établir ſon opinion, prétend * *que toutes les manieres dont l'ame peut connoître les corps, ſont compriſes dans le dénombrement qu'il en fait en ces termes :* Nous aſſurons donc qu'il eſt abſolument neceſſaire que les idées que nous avons des corps, & de tous les autres objets que nous n'appercevons point par eux-mêmes, viennent de ces mêmes corps ou de ces objets, ou bien que nôtre ame ait la puiſſance de les produire, ou que Dieu les ait produites avec elle en la créant, ou qu'il les produiſe toutes les fois qu'on penſe à quelqu'objet, ou que l'ame ait en elle-même toutes les perfections qu'elle voit dans ces corps, ou enfin qu'elle ſoit unie à un être tout parfait, & qui enferme generalement toutes les perfections des êtres créez.

* Dans le 3. Livre, Ch. 1. Art. 2.

Enſuite de ce dénombrement il examine quelle de toutes ces manieres de connoître les corps eſt la plus vray-ſemblable ; & ſuppoſant avoir prouvé que les idées des corps ne viennent pas des corps, ni de l'ame, ni de ce que Dieu produit ces idées toutes les fois que l'ame en a beſoin, il conclut enfin que les idées des corps viennent de ce que Dieu, qui renferme generalement toutes les perfections des corps, eſt uni à l'ame. Pour découvrir le defaut de cette concluſion, nous allons répondre aux raiſons ſur leſquelles

Digitized by Google

elle eſt appuyée, & pour le faire avec plus d'ordre nous refuterons chacune de ſes raiſons à meſure qu'elles ſeront propoſées.

RE'PONSE. J'ay fait un dénombrement de toutes les manieres poſſibles de voir les corps. J'ay donné mes preuves qu'on ne les voit point par aucune des manieres dénombrées à l'exception de la derniere. Enfin j'ay conclu en faveur de cette derniere. Voila ce que M. Regis convient ici que j'ay fait. Que devoit-il donc faire lui-même, *pour découvrir le defaut de cette concluſion* ? Il devoit, ce me ſemble, ou faire voir que le dénombrement n'eſt pas exact, ou que les preuves que j'ay données, pour faire excluſion des manieres, ſont fauſſes. Cependant ce n'eſt pas là ce qu'il fait. Il ne tâche qu'à refuter quelques raiſons que je pourrois bien n'avoir données que par ſur-abondance de droit. Car enfin le dénombrement étant ſuppoſé exact, & les excluſions bien prouvées ; il ne peut y avoir *de defaut à découvrir dans la concluſion.* Il auroit donc été plus à propos que M. Regis eût pris un autre tour que celui de rapporter mon dénombrement, ou qu'il eût combattu les excluſions que j'ay faites, & prouvé que l'ame peut voir en elle-même, dans ſes propres perfections ou modifications, tout ce qu'elle peut connoître. Et comme j'ay refuté ce ſentiment dans un Chapitre exprés qui eſt celui qui precede immediatement l'endroit qu'il examine, il devoit répondre à mes raiſons. Il eſt vray qu'écrivant alors pour tout le monde, je ne me ſuis pas arrêté beaucoup dans ce Chapitre à la refutation de ſon ſentiment. Mais c'eſt que ce ſentiment n'étant pas ſi communément reçû que les autres, je n'ay pas crû devoir employer beaucoup de tems & de raiſons pour en faire voir la fauſſeté ?

Digitized by Google

Au reſte, ſi je n'avois eu en vûë que M. Regis, je n'aurois point fait le dénombrement des diverſes opinions qui s'enſeignent communément, & je ne les aurois point refutées pour établir la mienne. Ou ſi j'avois pû deviner ce qui n'eſt arrivé que 15 ou 20 ans aprés, car ſon Livre n'a paru qu'environ ce tems aprés le mien, j'aurois mis dans *la Recherche de la Verité* ce que j'ay écrit dans pluſieurs autres * Ouvrages pour refuter plus au long le ſentiment qu'il ſoûtient. Mais puiſque M. Regis vouloit m'attaquer, il a pû & dû les examiner ces Ouvrages. Peut-être même l'a-t-il fait. D'où vient donc qu'il ne combat point les preuves que j'y ay données de la fauſſeté de ſon ſentiment? Mais d'où vient qu'il ne dit rien du Chapitre 5. qui precede immediatement celui dont il tire les raiſons qu'il combat ici, lequel Chapitre eſt directement contre ſon opinion? Enfin d'où vient que dans le Chapitre même qu'il critique, & dont il vient de dire, *qu'il refutera les raiſons à meſure qu'elles ſeront propoſées*, d'où vient, dis-je, qu'il paſſe ce qu'il y a de plus fort & de plus directement * oppoſé à ſon ſentiment, & qu'il s'arrête à répondre à ce qui ne le regarde pas? C'eſt apparemment par inadvertance ou par negligence: Car je n'oſe pas prendre cette omiſſion pour un aveu de ſon impuiſſance. Mais il voudra bien que je lui diſe que c'eſt un peu mépriſer un Auteur, que de critiquer ſon Ouvrage auſſi négligemment qu'il a fait le mien. Il continuë.

* Eclairciſſemét ſur la R. de la Verité. Réponſe au Liv. des vrayes & fauſſes idées. Entretiens ſur la Metaphyſique.

* On verra plus bas ce que c'eſt, art. 21.

16. *La premiere raiſon de cet Auteur eſt que Dieu agit toûjours par les voyes les plus ſimples & les plus faciles; d'où il infere que Dieu doit faire voir à l'ame tous les corps en voulant ſimplement qu'elle voye ce qui eſt au milieu*

d'elle, ſçavoir la propre eſſence de Dieu qui repreſente tous les corps.

RE'PONSE. Il faut remarquer, 1°. Que cette raiſon, comme M. Regis l'expoſe, conclut ce que je ne veux point conclure. Car je ne conclus pas *qu'on voye la propre eſſence de Dieu qui repreſente tous les corps.* Je dis au contraire immediatement aprés cette raiſon : *Qu'on ne peut pas conclure que les eſprits voyent l'eſſence de Dieu ; de ce qu'ils voyent toutes choſes en Dieu.* Car en effet il eſt faux que *l'eſſence de Dieu repreſente les corps.* C'eſt l'idée de l'étenduë qui les repreſente. Certainement cette idée eſt en Dieu : Mais elle n'eſt pas ſon eſſence. Qui dit *eſſence*, dit l'être abſolu qui ne repreſente rien de fini. Car c'eſt la ſubſtance de Dieu priſe relativement aux creatures, ou entant que participable par elles qui les repreſente.

2°. Que je ne prétens point par cette premiere raiſon combattre le ſentiment de M. Regis, mais l'opinion commune. Cela eſt clair, parce qu'avant que de la donner, je dis : *Or voici les raiſons qui ſemblent prouver que Dieu veut plûtoſt nous faire voir ſes ouvrages en nous découvrant ce qu'il y a en lui qui les repreſente, qu'en créant un nombre infini d'idées dans chaque eſprit.* Et aprés l'avoir donnée je conclus : *Qu'il n'y a donc pas d'apparence que Dieu pour nous faire voir ſes Ouvrages produiſe autant d'infinitez de nombres infinis d'idées, qu'il y a d'eſprits créez.* Cette raiſon pourroit donc être aſſez bonne contre ceux avec qui je parle quand elle ne vaudroit rien contre l'opinion de M. Regis. Voyons cependant comment il y répond.

Il me paſſe que Dieu agit toûjours par les voyes les plus ſimples. Il ne me conteſte

Digitized by Google

point que, faire voir les corps par l'idée de l'étenduë qui eſt en Dieu, ne ſoit plus ſimple que de créer pour cela dans chaque eſprit un nombre infini d'idées. (Ces deux choſes accordées cependant, la preuve eſt démonſtrative.) Mais il fait un diſcours, qui en ſoy pourroit être bon, & s'il eſtoit bon mon ſentiment ſeroit faux. Mais qu'il ſoit bon ou mauvais ce diſcours, il ne répond pas plus à ma premiere raiſon qu'à aucune autre. Ainſi il ſemble que M. Regis ne devoit pas rapporter cette raiſon, puiſqu'il ne vouloit y répondre que par le diſcours que voici.

17. M. Regis. *Nous répondons à cela, que que ſi l'ame voit les corps en Dieu, ce ne peut être que parce que Dieu eſt uni à l'ame. Or nous demandons ce que c'eſt que cette union de Dieu avec l'ame ; car il faut de neceſſité qu'elle reſſemble ou à l'union de deux corps, ou à l'union de deux eſprits, ou à l'union d'un corps & d'un eſprit, n'étant pas poſſible de concevoir quelqu'autre genre d'union entre deux ſubſtances unies. Or l'union de Dieu avec l'ame ne peut reſſembler à celle de deux corps, parce que deux corps ſont unis par leur mutuel contact, & tout contact ſe fait à la ſuperficie, laquelle ne convient ni à Dieu ni à l'ame. Elle ne reſſemble pas non plus à l'union de deux eſprits, parce que cette union conſiſte dans la mutüelle dépendance des penſées ou des volontez de ces eſprits ; & il eſt certain que les penſées & les volontez de Dieu ne peuvent dépendre des penſées ni des volontez de l'ame. Elle ne reſſemble pas enfin à l'union d'un corps & d'un eſprit, par une ſemblable raiſon. Il reſte donc que Dieu n'eſt point uni à l'ame, * ou s'il y eſt uni, que cette union reſſemble à celle qui ſe*

* Il faudroit ajouter ces mots *comme les creatures le ſont entr'elles.*

trouve entre la cauſe & ſon effet, qui eſt telle que l'effet depend de la cauſe, mais la cauſe ne depend pas de l'effet. C'eſt pourquoy ſi Dieu eſt uni à l'ame, ce n'eſt qu'entant qu'il l'a creée, qu'il la conſerve, & qu'il produit en elle toutes ſes idées & toutes ſes ſenſations en qualité de cauſe premiere, comme il a été dit; ou entant qu'il eſt la cauſe exemplaire de l'idée que l'ame a de l'être parfait.

Dans ce diſcours de M. Regis on ne voit rien contre les propoſitions qui compoſent la raiſon qu'il a rapportée. Ainſi il faudroit ôter de ſon Livre cette premiere raiſon, & par conſequent auſſi ces paroles : *Nous répondons à cela que*, par leſquelles il commence ſon diſcours. Il ajoute. *Si l'ame voit les corps en Dieu, ce ne peut être que parce que Dieu eſt uni à l'ame. Or nous demandons ce que c'eſt que cette union de Dieu avec l'ame?* Il auroit raiſon de demander ce que ſignifie ce mot *union*, ſi on ne l'avoit pas expliqué ; car c'eſt un des plus équivoques qu'il y ait. Mais à l'égard des diverſes eſpeces d'union qu'il rapporte pour faire voir, que Dieu n'eſt pas uni à l'ame comme les corps le ſont entr'eux, ni comme les eſprits avec les eſprits, ni enfin comme les eſprits avec les corps : C'eſt un détail qui me paroît fort inutile, & qui pourroit encore être retranché de ſon Livre. Car je ne penſe pas que perſonne puiſſe m'attribuer de croire que Dieu ſoit uni à nos eſprits, comme les creatures le ſont entr'elles. Mais ce qu'il conclut de ſon détail eſt aſſurément tres-faux. Car Dieu eſt uni aux eſprits bien plus étroitement qu'il ne l'eſt avec les corps. Il n'eſt pas ſeulement uni aux eſprits en ce ſens, *qu'il les crée & qu'il les conſerve avec toutes leurs modifications* comme les creatures corporelles ; mais

Digitized by Google

encore en ce ſens qu'ils peuvent avoir avec lui une ſocieté particuliere, communion de penſées & de ſentimens, connoître ce qu'il connoît, aimer ce qu'il aime. Tous les êtres créez dependent de la *puiſſance* du Créateur, eſprits & corps. Mais il n'y a que les eſprits qui puiſſent être éclairez de ſa *ſageſſe* & animez de ſon amour. Je ſoûtiens donc que cette Raiſon univerſelle, qui éclaire interieurement tous les hommes, & qui a pris une chair ſenſible pour s'accommoder à leur foibleſſe, & leur parler par leurs ſens, eſt la Sageſſe de Dieu même, en qui ſe trouvent toutes les idées & toutes les veritez : Que par elle nous voyons une partie de ce que Dieu voit tres-clairement : Qu'ainſi par elle nous avons avec Dieu & entre nous une eſpece de ſocieté, & que ſans elle il eſt impoſſible que les eſprits puiſſent avoir même entr'eux le moindre rapport, former quelque liaiſon, convenir de quelque verité que ce puiſſe être. Mais il n'eſt pas neceſſaire que je repete ici ce que j'ay dit ailleurs, pour prouver qu'il n'y a que la réalité intelligible de la ſouveraine Raiſon qui puiſſe agir dans les eſprits & leur communiquer quelqu'intelligence de la Verité. J'ay fait voir que le diſcours de M. Regis ne répond point à la premiere raiſon qu'il avoit propoſée pour la refuter. Cela me ſuffit. Voyons la ſeconde.

18. M. Regis. *La ſeconde raiſon de cet Auteur eſt que cette maniere de voir les corps, met une veritable dependance entre l'ame & Dieu, parce que de cette ſorte l'ame ne peut rien voir que Dieu ne veüille bien qu'elle le voye.*

Remarque. Je dis dans l'endroit dont cette raiſon eſt tirée, que ma maniere d'expliquer comment on voit les objets, *met les eſprits dans une entiere dependance de Dieu & la plus*

Digitized by Google

grande qui puiſſe être ; ce que ne fait pas l'opinion que je refute : *qui eſt que l'eſprit a en lui-même toutes les idées neceſſaires pour penſer à ce qu'il veut.* Ainſi je ne combats point l'opinion de M. Regis, qui croit auſſi-bien que moy, que c'eſt Dieu qui forme en nous toutes nos penſées. Cependant il eſt clair que ſelon mon ſentiment, la dependance où l'eſprit eſt de Dieu, eſt plus grande que celle qui ſuit de l'opinion même de M. Regis. Car ſelon lui l'eſprit depend uniquement de la *puiſſance* de Dieu, & ſelon le mien il depend non-ſeulement de ſa puiſſance, mais encore de ſa *ſageſſe* ; puiſque ſelon mon ſentiment ce ne ſont point nos modifications, que nous connoiſſons & qui nous éclairent, mais les idées intelligibles qui ne ſe trouvent que dans la ſouveraine Raiſon. Il eſt donc clair que j'ay eu raiſon de dire, *que mon ſentiment mettoit les eſprits dans une entiere dependance de Dieu, & la plus grande qui puiſſe être.* Ce ſont mes termes. Cependant il a plû à M. Regis de le nier. Voici ſa réponſe.

19. M. Regis. *A quoy nous répondons, que bien loin que cette maniere de voir les corps en Dieu faſſe dependre l'ame de Dieu, elle fait au contraire que Dieu depend de l'ame par l'union qu'il a avec elle : Car il a été prouvé que toute union réelle & veritable, telle que cet Auteur l'admet pour cela entre Dieu & l'ame, ſuppoſe une dependance réelle & mutuelle entre les parties unies.*

Reponse. Je demande à M. Regis, *où il a été prouvé que l'union que j'admets entre tous les eſprits raiſonnables & la ſouveraine Raiſon,* SUPPOSE UNE DEPENDANCE RE'ELLE ET MUTUELLE ENTRE LES PARTIES UNIES. Il n'y a rien dans mes écrits qui puiſſe faire, je ne dis

pas juger, mais seulement soupçonner à une personne équitable, que j'aye jamais eu un sentiment si extravagant & si impie. Du moins suis-je bien assuré que cette pensée ne m'est jamais venuë dans l'esprit. Mais dira-t-il est-ce que je ne viens pas de prouver, qu'il n'y a que trois especes d'union, qui toutes mettent une dependance reciproque entre les parties unies? Mais quoi! répondray-je. De ce que vous supposez que l'union qu'il a plû à Dieu de mettre entre ses creatures les rend reciproquement dependantes, avez vous droit de conclure que le P. Malebranche, & tout ce qu'il y a de Philosophes & de Theologiens, ne peuvent plus soûtenir que les esprits sont unis avec Dieu, qu'ils ne rendent le Créateur dependant de ses creatures? Cela ne se comprend pas: Car enfin il y a difference entre le Créateur & les créatures. Voyons donc la suite.

Il faut ajouter, continuë-t-il, *que si l'ame voyoit les corps en Dieu, à cause qu'elle dépend de lui, elle y devroit voir par la même raison les autres ames, & s'y voir elle-même: car autrement il faudroit dire qu'elle seroit sa propre lumiere, sinon à l'égard des corps, au moins à l'égard des esprits, ce qui repugne aux propres principes de cet Auteur.*

Re'ponse. Je pense que le Lecteur aura de la peine à comprendre le sens de ce raisonnement de M. Regis. Mais comme je croy sçavoir bien ce qu'il veut dire, je vas expliquer sa pensée. Il est necessaire pour cela de sçavoir, 1°. Que je distingue entre connoître par idée claire, & connoître par sentiment interieur. 2°. Que je pretens qu'on connoît l'étenduë par une idée claire, & qu'on ne connoît son ame que par sentiment interieur. 3°. Que ce qu'on connoît

par idée claire, on le voit en Dieu qui renferme ces idées : & qu'ainſi c'eſt en Dieu qu'on voit l'idée de l'étenduë, ou l'archetype de la matiere: mais qu'on ne voit point en Dieu l'idée de ſon ame, ou l'archetype des eſprits. Sur ces principes, je dis que Dieu eſt nôtre lumiere en ce ſens, que les idées que nous voyons en lui ſont lumineuſes. L'idée, par exemple, de l'étenduë eſt ſi claire, ſi intelligible, ſi feconde en veritez, que les Geometres & les Phyſiciens tirent d'elle toute la connoiſſance qu'ils ont de la Geometrie & de la Phyſique. Je dis que l'ame n'eſt point à elle-même ſa lumiere : parce qu'elle ne ſe connoît que par l'experience du ſentiment interieur: qu'elle ne peut en ſe conſiderant découvrir les modifications, dont elle eſt capable ; & que bien loin de renfermer en elle les idées de toutes choſes, qu'elle ne contient pas même l'idée de ſon être propre. Voila mes principes, il n'eſt pas queſtion maintenant de les prouver, mais d'y rapporter le raiſonnement de M. Regis.

Il faut ajouter, dit-il, *que ſi l'ame voyoit les corps en Dieu, à cauſe qu'elle dépend de lui, elle y devroit voir par la même raiſon les autres ames, ou s'y voir elle-même.*

Je réponds qu'elle devroit s'y voir & les autres ames, ſi effectivement elle ſe voyoit. Mais elle ne ſe voit pas : elle ne ſe connoît pas. Elle ſent ſeulement qu'elle eſt, & il eſt évident qu'elle ne peut ſe ſentir qu'en elle-même. Elle ſe voit & ſe connoît ſi on le veut, mais uniquement par ſentiment interieur : ſentiment confus, qui ne lui découvre ni ce qu'elle eſt, ni quelle eſt la nature d'aucune de ſes modalitez. Ce ſentiment ne lui découvre point qu'elle n'eſt point étenduë, encore moins que la couleur, que la blancheur par exemple qu'elle voit ſur ce papier, n'eſt

Digitized by Google

réellement qu'une modification de ſa propre ſubſtance. Ce ſentiment n'eſt donc que tenebres à ſon égard. Quelque attention qu'elle y donne, il ne produit en elle aucune lumiere, aucune intelligence de la verité. C'eſt donc que l'ame ne ſe voit pas : parce qu'effectivement l'idée ou l'archetype de l'ame ne lui eſt pas manifeſtée, Dieu, qui ne ſent ni douleur ni couleur, connoît clairement la nature de ces ſentimens. Il connoît parfaitement comment l'ame, pour les ſentir, doit être modifiée. Apparemment nous le verrons auſſi quelque jour. Mais nous ne le verrons clairement, que lorſqu'il plaira à Dieu de nous manifeſter dans ſa ſubſtance l'archetype des eſprits, l'idée ſur laquelle l'ame a eſté formée: Idée lumineuſe & parfaitement intelligible, parce qu'il n'y a que les idées divines qui puiſſent éclairer les intelligences. Juſques à ce tems heureux, l'ame ſera toûjours inintelligible à elle-même. Elle ne ſentira en elle que des modalitez tenebreuſes : & quelque vives & ſenſibles que ſoient ces modalitez, elles ne la conduiront jamais à la connoiſſance claire de la verité ſans le ſecours des idées intelligibles. L'ame ne ſe voit donc pas. Mais elle voit l'étenduë. Elle en connoît la nature & les proprietez. En conſultant l'idée de l'étenduë, elle découvre ſans ceſſe de nouvelles veritez : parce que cette idée étant en Dieu, elle eſt tres-claire, tres-intelligible, tres-lumineuſe, bien differente des modifications confuſes & tenebreuſes de l'ame.

Suppoſant donc que nous ayïons une idée claire du corps, & que nous n'en ayïons point de l'ame ; ou bien ſuppoſant ſeulement qu'on me veüille combattre par mes propres principes, comme M. Regis le pretend ici: Sa propoſition paroît tout-à-fait ſemblable à celle-ci. *S'il étoit*

vray que l'homme dependit de Dieu pour remuer les bras, par la même raiſon il devroit en dependre pour remuer les ailes. Oüi, ſans doute, s'il en avoit, répondrois-je. Mais comme il n'en a point, il ne dépend point de Dieu à cet égard. De même ſi l'ame ſe voyoit ou ſi elle connoiſſoit clairement ſa nature par la contemplation de ſon idée, ou de l'archetype ſur lequel Dieu l'a formée : en cela elle dependroit de Dieu, elle ſe verroit en Dieu. Mais comme elle ne ſe connoît que par ſentiment interieur, & qu'elle ne peut ſe ſentir qu'en elle-même, elle dépend bien de la *puiſſance* de Dieu qui agit en elle ; mais à cet égard elle ne dépend point de ſa *ſageſſe*. Je veux dire qu'elle n'eſt point éclairée par la réalité intelligible des idées divines. Je ne voy rien en cela *qui repugne à mes propres principes*, & je croy que ceux qui ont du goût & de la penetration pour les veritez Metaphyſiques, n'y trouveront rien que de conforme à la raiſon, pourvû qu'ils méditent ſerieuſement mes preuves, ce que M. Regis n'a peut-être pas fait juſques-ici. Le tems nous apprendra, ſi je me ſuis égaré. Mais je croy devoir dire qu'il en faut beaucoup avant qu'une opinion auſſi extraordinaire, auſſi contraire aux préjugez de l'imagination & des ſens, auſſi abſtraite & auſſi difficile que la mienne, puiſſe devenir la plus commune ; je ne dis pas parmi les hommes, cela n'arrivera jamais, je dis parmi les Sçavans, & cette eſpece de Sçavans qui s'appliquent ſerieuſement à la Metaphyſique, & à la connoiſſance de l'homme.

20. M. Regis. *La troiſiéme raiſon eſt la maniere dont l'ame apperçoit tous les corps : Car il pretend que tout le monde ſçait par experience, que lorſque nous voulons penſer à quelque corps, nous enviſageons d'abord tous les corps, & nous nous*

nous appliquons ensuite à la consideration de celui que nous souhaittons de voir. Or il est indubitable que nous ne sçaurions souhaitter de voir un corps particulier que nous ne le voyïons déja quoique confusément & en general. De sorte que pouvant desirer de voir tous les corps, tantôt l'un & tantôt l'autre ; il est certain que tous les corps sont presens à nôtre ame : & tous les corps ne peuvent être presens à nôtre ame, que parce que Dieu y est present, c'est à dire celui qui est tout être ou l'être universel, qui comprend toutes les creatures dans sa simplicité.

Remarque. M. Regis auroit mieux fait de rapporter mes propres termes. Car il n'a point abregé le discours. Mon raisonnement est general, & n'a rien ce me semble de choquant, & il le rend particulier, & assurément un peu difforme. On le peut pourtant rétablir en ôtant le mot de *corps* qu'il a repeté sept fois, & que je n'avois pas mis une seule fois, & en y substituant le mot *êtres*. Si on ne fait pas cette substitution, on aura peut-être raison d'être surpris de ce langage par exemple : *Tous les corps ne peuvent être presens à nôtre ame que parce que Dieu y est present, c'est à dire celui qui est tout être ou l'être universel.* J'avois dit : *Il semble que tous les êtres ne puissent être presens à nôtre esprit, que parce que Dieu lui est present, c'est à dire celui qui renferme toutes choses dans la simplicité de son être.* Cette expression n'a rien de choquant, & ne peut faire naistre cette folle idée que M. Regis lui-même va bien-tôt combattre pour me faire honneur, *que Dieu n'est point l'être universel ou composé des autres êtres comme de ses parties, parce que toutes les parties sont ou integrantes ou subjectives*, & le reste [illegible] plus bas.

Digitized by Google

M. Regis. *Nous répondons à cette troiſiéme raiſon, en diſant que les corps particuliers ſont toûjours preſens à l'ame en general & confuſément ; mais que leur preſence n'eſt autre choſe que l'idée même de l'étenduë, que Dieu a miſe dans l'ame en l'uniſſant au corps, & que les corps particuliers modifient enſuite diverſement, ſuivant la diverſité de leurs actions ſur les organes des ſens : De telle ſorte que ſi les corps particuliers ſont toûjours preſens à l'ame en general & confuſément ; cela ne vient pas de ce qu'ils ſont compris en Dieu comme dans l'être univerſel, mais de ce qu'ils ſont renfermez dans l'étenduë, dont l'idée eſt toûjours preſente à l'ame, comme il a été prouvé.*

Re'ponse. Pour ne m'arrêter qu'à ce qui eſt eſſentiel à la déciſion de la queſtion, je paſſe bien des reflexions que ceux-là qui ont un peu de diſcernement peuvent faire ſur la maniere dont M. Regis expoſe & combat mon ſentiment, & je viens au fond. J'avouë que tous les corps ſont preſens à l'ame confuſément & en general, parce qu'ils ſont renfermez dans l'idée de l'étenduë. C'eſt-là mon ſentiment, & ce l'a toûjours eſté. C'eſt ainſi que je l'ay expliqué dans la *Recherche de la Verité*, & dans mes autres Ouvrages. Mais il n'y a pas là grand myſtere, car il n'eſt pas ce me ſemble poſſible de concevoir la choſe autrement. Ainſi la queſtion ſe réduit à ſçavoir ſi cette idée de l'étenduë eſt une modalité de l'ame. Je pretens que non, parce que cette idée eſt trop vaſte, qu'elle eſt infinie, comme je viens de le prouver, & que toutes les modalitez d'une ſubſtance finie ſont neceſſairement finies. C'eſt donc une neceſſité que cette idée ne ſe trouve qu'en Dieu, puiſqu'il n'y a que lui d'infini. Je pretens que l'idée de l'être en general, ou de l'être

Digitized by Google

infini, dans laquelle nous voyons en general & confusément tous les êtres, comme nous voyons tous les corps dans l'idée de l'étenduë, je pretens, dis-je, que cette idée de l'être infini ne se peut trouver qu'en Dieu. C'est en cela que consiste toute la force de mon raisonnement contre l'opinion de M. Regis. Il ne le devoit pas dissimuler, s'il s'en est apperçû. Il devoit le rapporter dans mes termes, & y répondre. Enfin il ne devoit pas oublier la seule chose du Chapitre qu'il critique qui soit directement contraire à son opinion, & qui suit immediatement cette troisiéme raison qu'il refute, aprés laquelle je continuë ainsi.

21. *Il semble* * *mêmes que l'esprit ne seroit pas capable de se representer des idées universelles de genre, d'espece, &c. s'il ne voyoit tous les êtres renfermez en un. Car toute creature étant un être particulier, on ne peut pas dire qu'on voye quelque chose de créé lorsqu'on voit par exemple un triangle en general. Enfin je ne croy pas qu'on puisse bien rendre raison de la maniere dont l'esprit connoit plusieurs veritez abstraites & generales, que par la presence de celui qui peut éclairer l'esprit en une infinité de façons differentes.*

* Recherche de la Verité, *p.* 201. de l'Edition In quarto en 1678.

Enfin la preuve de l'existence de Dieu la plus belle, la plus relevée, la plus solide & la premiere, ou celle qui suppose le moins de choses, c'est l'idée que nous avons de l'infini. Car il est constant que l'esprit apperçoit l'infini, quoi-qu'il ne le comprenne pas; & qu'il a une idée tres-distincte de Dieu, qu'il ne peut avoir que par l'union qu'il a avec lui; puisqu'on ne peut pas concevoir que l'idée d'un être infiniment parfait, qui est celle que nous avons de Dieu, soit quelque chose de créé. Mais non-seulement l'esprit a l'i-

dée de l'infini, il l'a même avant celle du fini, &c. Il n'eſt pas neceſſaire de tranſcrire le reſte.

Il me ſemble que M. Regis ne devoit pas laiſſer ceci ſans réponſe, pour combattre des preuves qui n'attaquent point directement ſes ſentimens : Car encore un coup, dans tout le Chapitre, il n'y a que cet endroit qui regarde particulierement l'opinion qu'il ſoûtient. Et je croy qu'il ſuffit pour en faire voir la fauſſeté. Car enfin il me paroît évident que des idées generales ne peuvent être des modifications particulieres. Mais développons cette raiſon, & voyons ce que M. Regis y pourroit répondre.

Toutes les modalitez d'un être particulier, tel qu'eſt nôtre ame, ſont neceſſairement particulieres. Or quand on penſe à un cercle en general, l'idée ou l'objet immediat de l'ame n'eſt rien de particulier. Donc l'idée du cercle en general n'eſt point une modalité de l'ame.

Cet argument en forme n'embaraſſeroit point un jeune homme qui ſoûtient Theſe, & qui ſçait ſe tirer d'affaire par un *diſtinguo*. Il répondroit hardiment : l'idée du cercle en general n'eſt rien de particulier : *Diſtinguo. In repreſentando : Concedo. In eſſendo : Nego.* Cela termineroit la diſpute & tout le monde ſortiroit content. Mais ſi M. Regis me répondoit ſerieuſement, qu'une modalité, quoique particuliere de l'ame, peut repreſenter une figure en general, de même qu'il ſoûtient * qu'une idée finie peut repreſenter l'infini ou une étenduë qui n'a point de bornes : Je lui répondrois que je ne ſuis pas ſatisfait. Car par ces mots, l'idée de cercle en general, ou l'idée de l'infini, je n'entens que ce que je voy, quand je penſe au cercle ou à l'infini. Or ce que je voy actuellement eſt general ou

* *Tom.* 1. *p.* 194.

infini. Certainement l'idée du cercle en general ne me repreſente rien qu'elle-même. Car il eſt évident qu'il n'y a point au monde de cercle en general, & que Dieu même n'en peut créer, quand mêmes il pourroit créer une étenduë infinie. Je raiſonne donc ainſi. L'idée du cercle en general ne me repreſente que ce qu'elle renferme. Or cette idée ne renferme rien de general, puiſque ce n'eſt qu'une modalité particuliere de l'ame ſelon M. Regis. Donc l'idée de cercle en general ne me repreſente rien de general. Contradiction viſible, & qui juſtifie ce me ſemble que j'aurois raiſon de n'être pas content de la réponſe precedente. Mais apparemment M. Regis en a de meilleures à me faire.

22. Pour moy je diſtingue mes idées de la perception que j'en ay, de la modification qu'elles produiſent en moy. Je croy que les modalitez de mon ame ou mes perceptions ne me repreſentent qu'elles-mêmes; & cela par un ſentiment interieur, parce que l'experience m'apprend que l'ame ſent interieurement tout ce qui ſe paſſe actuellement en elle. A l'égard de mes idées, je croy qu'elles ne me repreſentent qu'elles directement, que je ne voy directement & immediatement que ce qu'elles renferment. Mais ſi Dieu a créé quelqu'être qui réponde à mon idée comme à ſon archetype, je puis dire que mon idée repreſente cet être, & qu'en la voyant directement je le voy indirectement. Pour connoître les proprietez de cet être j'en conſulte l'idée, puiſque c'eſt l'archetype ſur lequel Dieu l'a formée, & que Dieu ne me veut pas tromper. Mais je ne conclus rien ſur l'exiſtence actuelle de cet être: parce que Dieu ne fait pas neceſſairement ce que ſes idées repreſentent, ou des êtres qui répondent à ſes idées: leur créa-

tion eſt arbitraire. Voila des ſentimens bien contraires à ceux de M. Regis. Car je l'avouë, il eſt rare que je ſois d'accord avec lui, principalement ſur la Metaphyſique & ſur la Morale. Mais je le prie que cet aveu, qui apparemment me fera grand tort dans ſon eſprit, ne me gâte pas dans ſon cœur. C'eſt l'amour de la Verité qui m'oblige à le faire cet aveu. Je ſerois pourtant fâché d'en venir à la preuve. Quoi qu'il en ſoit, je diſtingue M. Regis de ſes opinions. Il me doit rendre la même juſtice. Et puiſqu'il a combattu ſouvent mes opinions dans ſon ouvrage, & quelquefois en me citant, il ne doit pas trouver mauvais que je confirme le monde dans ce qu'il a bien voulu lui apprendre.

23. M. Regis continuë ainſi. *Or il eſt bien plus aiſé de concevoir que les corps particuliers ſont renfermez confuſément dans l'étenduë, qu'il n'eſt aiſé de concevoir qu'ils ſont renfermez en Dieu qui n'a nul rapport avec eux.* (On a vû * que ce n'eſt pas de cela dont il eſt queſtion.) *En effet ſi Dieu étoit tout être ou l'être univerſel, comme cet Auteur l'enſeigne, il faudroit que tous les êtres fuſſent des parties integrantes ou des parties ſubjectives de Dieu, puiſqu'il eſt impoſſible de trouver un autre genre de parties. Or, les êtres ne ſont pas des parties integrantes de Dieu, parce que s'ils l'étoient, Dieu ſeroit compoſé des êtres, comme une montre eſt compoſée de rouës & de reſſorts; ce qui repugne à la ſimplicité de la nature divine. Les êtres ne ſont pas non plus des parties ſubjectives de Dieu, parce que s'ils l'étoient, Dieu ſeroit une nature univerſelle, qui n'exiſteroit que dans l'entendement de celui qui la concevroit; ce qui repugne à l'idée de Dieu, laquelle le repreſente comme la choſe du monde la plus ſinguliere & la*

* Réponſe de l'art. 20.

plus déterminée. Il reſte donc que Dieu n'eſt tout être, ou l'être univerſel qu'en ce qu'il eſt la cauſe efficiente, mediate ou immediate de tous les êtres.

Plainte. Je ne répons point à ce diſcours de M. Regis, je m'en plains, & je voudrois bien ne m'en plaindre qu'à lui-même. Mais cela eſt trop public. De bonne foy, Monſieur, avez-vous pretendu combattre mon ſentiment, lorſque vous avez prouvé que Dieu n'eſt pas l'être univerſel, parce que tous les êttes ne ſont pas *des parties integrantes ou ſubjectives* de la Divinité. Prenez garde, je vous prie: le monde en concluroit que vous n'entendez pas ce que vous liſez: Car je défie * le plus habile & le plus malintentionné critique de me faire ſeulement ſoupçonner par ceux qui ont lû mes Livres, d'avoir avancé cette impieté *que Dieu eſt l'être univerſel en ce ſens que tous les êtres créez ſont ſes parties integrantes.* Aſſurément vous n'en croyez rien vous-même, ſi vous avez formé ſur la lecture de mon Traitté des Idées le jugement que vous avez de mon ſentiment. Comment donc cela s'eſt-il pû gliſſer dans vôtre Ouvrage? Eſt-ce par la faute du Libraire ou de quelque Correcteur negligeant, ou par la malignité de quelqu'ennemi caché, ou qu'enfin vous avez compoſé vous-même vôtre réponſe ſur quelques Memoires eſtropiez *de la Recherche de la Verité.* Encore dans cette ſuppoſition l'équité, ſi neceſſaire aux critiques, vouloit-elle que vous conſultaſſiez l'ouvrage même. Je me *plains* donc Monſieur, de cet endroit de vôtre Livre. Mais je n'y *répons* point par cette unique raiſon, que je ne croy pas qu'il y ait de Lecteur aſſez ſtupide pour m'attribuer l'impieté que vous combattez ſous mon nom.

* C'eſt dans le Ch. 5. du 3. Livre, que je dis que Dieu eſt l'être univerſel. Je prie le Lecteur de le conſulter.

M. Regis. *La quatriéme & derniere raiſon eſt qu'il ne ſe peut faire que Dieu ait d'autre fin principale de ſes actions que lui-même : d'où il s'enſuit que Dieu ne peut faire une ame pour connoître ſes Ouvrages, que cette ame ne voye en quelque façon Dieu : de ſorte qu'on peut dire que ſi nous ne voyïons Dieu en quelque façon, nous ne verrions aucune choſe ; parce que toutes les idées des creatures, ne ſont que des limitations de l'idée du Createur.*

Remarque. Il ne faut pas s'imaginer, que cette raiſon ſoit expoſée ici comme elle l'eſt dans la *Recherche de la Verité*, non plus que les precedentes. Elle contient environ deux pages de mon Livre, & M. Regis la reduit ici à 7 ou 8 lignes. Voici comme on pourroit l'abreger pour lui laiſſer quelque force.

Puiſque Dieu n'a fait les eſprits que pour lui, & qu'ils ne peuvent avoir de ſocieté avec lui, qu'ils ne penſent comme lui, il doit leur faire quelque part de ſes propres idées, des archetypes qu'il renferme de ſes creatures, & ſur leſquels il les a formées. Il doit éclairer les eſprits de ſa ſageſſe ou de cette ſouveraine Raiſon, qui ſeule peut nous rendre ſages, raiſonnables, ſemblables à lui. Si Dieu éclaire nos eſprits & nous découvre ſes creatures par les mêmes idées qu'il en a, il eſt évident que nous ſommes infiniment plus unis à lui qu'à ſes creatures, que nous ſommes unis à lui directement & aux creatures indirectement & par lui. Ainſi il ſera vray en toute rigueur que nous n'aurons eſté créez que pour lui, quoique nous voyïons ſes creatures : parce que nous ne les voyons qu'en lui, que par lui, que comme lui, je veux dire que dans les mêmes idées que lui. De ſorte que nous penſerons comme lui. Nous aurons par les mêmes idées

Digitized by Google

quelque societé avec lui. Nous aurons esté *créez à son image & à sa ressemblance* par cette union particuliere avec la sagesse & la Raison divine. C'est ainsi que saint Augustin explique ce passage de la Genese, comme on le peut voir dans la premiere page de la Preface de mon Livre. Mais, si nous voyons les creatures dans nos propres modalitez, en cela nous dépendrons bien de la puissance de Dieu comme les corps, comme le feu par exemple en dépend pour brûler. Mais nous ne serons point unis à sa sagesse. On pourroit dire du moins en partie que Dieu a fait les esprits pour connoître les creatures. On ne verroit plus si précisément comment tous les esprits peuvent avoir entr'eux & avec Dieu une societé veritable, communion de pensées par une Raison & une Verité commune & souveraine. Je ne pourrois plus être assuré, que tous les esprits voyent la même verité que je voy, quand je découvre par exemple les proprietez du cercle : car sans le secours d'une revelation particuliere, je ne puis découvrir quelles sont les modalitez des autres esprits. Ainsi toutes les Sciences, toutes les Veritez de Morale n'auroient plus de fondement certain. On ne pourroit plus rien démontrer. Car il est impossible de démontrer que les esprits ont ou n'ont pas certaines modalitez : puisqu'elles seroient arbitraires ces modalitez, & dépendantes de la volonté de Dieu, & que toute démonstration dépend d'un principe necessaire. Cela suffit, car j'étendrois ma raison & je veux ici l'abreger. Ecoutons M. Regis.

Nous répondons que pour que Dieu agisse principalement pour lui-même, il n'est pas necessaire que nous voyions les corps en Dieu, & qu'il suffit que nous les voyions dans nos idées, ou par nos idées, pourvû qu'en les voyant ainsi nous

Il faut lire *la Recherche de la Verité* pour

ſçavoir ma penſée. On ne la trouvera pas dans ce diſcours de M. Regis.

ſoyons diſpoſez à loüer Dieu, qui les a produits & qui les conſerve. Et quant à ce qu'il ajoute que toutes les idées des ouvrages de Dieu ſont inſeparables de ſon idée, nous en demeurons d'accord; mais nous ne croyons pas pour cela que les idées des corps particuliers ſoient des limitations de l'idée de Dieu: nous concevons au contraire que cela ne peut eſtre, à cauſe que les corps particuliers n'ont aucun rapport ni materiel ni formel avec l'idée de Dieu, mais ils en ont ſeulement avec l'idée de l'étenduë; car on peut bien dire que le triangle & le quarré ſont des limitations de l'étenduë, mais on ne peut pas dire de même que l'étenduë ſoit une limitation de l'être qui penſe parfaitement: D'où il s'enſuit que ſi nous voyons les corps en Dieu, ce n'eſt pas parce que leurs idées ſont des limitations de l'idée de Dieu; mais parce que Dieu a produit dans l'ame l'idée de l'étenduë, laquelle eſt enſuite diverſement modifiée par les corps particuliers, qui agiſſent diverſement ſur les organes, comme il a eſté dit.

Il reſte donc que nous ne voyons point les corps en Dieu, comme le pretend cet Auteur, mais que nous les voyons par des idées qui ſont en nous, & qui dépendent des corps qu'elles repreſentent; comme de leurs cauſes exemplaires: de l'ame qui les reçoit, comme de leur cauſe materielle: de Dieu qui les produit, comme de leur cauſe efficiente; & de l'action des corps particuliers, comme de leur cauſe efficiente ſeconde, ainſi qu'il a été dit.

REPONSE. Voila mes raiſons auſſi ſolidement refutées qu'elles ont été nettement expoſées. En verité je trouve une ſi grande confuſion dans tout ce diſcours, que je ne puis me reſoudre à en faire le commentaire. Je prie ſeule-

Digitized by Google

ment les Lecteurs qu'ils ne se rendent qu'à l'évidence. S'ils m'accordent cette justice, je les défie de comprendre mes raisons dans ce Chapitre de M. Regis, & je ne crains point par conséquent qu'ils les y trouvent solidement réfutées.

Ainsi nonobstant la réfutation que je viens de transcrire, je croi que des quatre choses que M. Regis en conclut, les trois premieres sont fausses, & qu'il n'y a que la quatriéme qui soit veritable en l'interpretant équitablement comme on le doit. Je croi donc,

1°. Que nous voïons les ouvrages de Dieu dans leurs idées ou leurs Archetypes qui ne se trouvent qu'en Dieu : & qu'ainsi *ces idées ne dépendent point des êtres créez comme de leur cause exemplaire*, puisqu'elles sont au contraire *les exemplaires* des êtres créez. Car pour le dire en passant, afin que le dessein que Dieu a pris librement de faire le monde soit sage & éclairé, il faut que Dieu ait connu ce qu'il a voulu, * & qu'ainsi le modele du monde & d'une infinité de mondes possibles soit prealable à la volonté ou au decret de la creation. Je ne puis encore me défaire d'un préjugé si grossier.

Voyez le Tome 1. pag. 91. du Système de M. Regis.

2°. Je croi que *les idées ne dépendent point de l'ame comme de leur cause materielle*, ou pour parler plus clairement qu'elles ne sont point des modalitez de l'ame. Je croi l'avoir démontré.

3°. Je ne puis me persuader que les idées dépendent de Dieu *comme de leur cause efficiente*. Car étant éternelles, immuables & necessaires, elles n'ont pas besoin de cause efficiente : quoique j'avouë que la perception que j'ai de ces idées dépende de Dieu comme de sa cause efficiente. Je suis encore dans cette erreur de croire que les veritez Geometriques & Numeriques, comme que 2 fois 2 sont 4. sont éternelles, indépendantes,

préalables aux decrets libres de Dieu. Et je ne puis m'accommoder de la définition des veritez éternelles que donne M. Regis, lorſqu'il dit: *Qu'elles conſiſtent dans les ſubſtances que Dieu a créées, entant que l'ame conſidere ces ſubſtances d'une certaine maniere, & qu'elle les compare ſuivant les differens rapports qu'elles ont les unes avec les autres.* J'en ſçai une un peu plus courte, & qui me paroît plus juſte; je les définis, *les rapports qui ſont entre les idées.* Il y a un rapport d'égalité entre 2 fois 2 & 4. ſoit que j'y penſe ou que je n'y penſe pas. Car il n'eſt pas neceſſaire que ce rapport d'égalité ſoit apperçû afin qu'il ſoit.

p. 179.

Me voilà encore bien éloigné des ſentimens de M. Regis. Mais ſi on veut ſçavoir toutes les raiſons que j'en ai, on les trouvera dans la *Recherche de la Verité & les éclairciſſemens.* Dans la *réponſe* au livre de M. A. des vrayes & des fauſſes idées. Peut-être ſont-elles encore mieux déduites dans les *deux premiers entretiens ſur la Metaphyſique & ſur la Religion.* Car naturellement on doit croire que les derniers ouvrages d'un Auteur ſont moins mauvais que les premiers. Ainſi M. Regis auroit peut-être mieux fait de combattre les raiſons qu'il auroit trouvées dans mes derniers livres directement contraires à ſon ſentiment, que j'y ai réfuté fort au long, que d'attaquer un livre fait il y a vingt ans, & dans lequel je n'oppoſe preſque rien aux raiſons qu'il pourroit avoir pour ſoûtenir ſon opinion. Cette conduite fait naître dans l'eſprit des penſées qui ne lui ſont pas avantageuſes. Pour moi je ne les ai pas ces penſées. Et je veux croire que ces derniers livres dont je parle ne lui ſont pas tombez dans les mains, ou qu'il n'a pas eu la curioſité de les lire, de quoi j'aurois peut-être grand tort de le blâmer. Au reſte

Digitized by Google

il ne faut pas toûjours contredire les sentimens des autres. Ainsi je suis prêt de souscrire à cette proposition, *que les idées dépendent de l'action des corps particuliers sur les organes des sens, comme de leur cause efficiente seconde:* pourvû que par les *idées* on entende leur *presence actuelle* à l'esprit, ou *la perception* que nous en avons. Si M. Regis l'entend autrement, je lui declare que je suis bien fâché de ne trouver rien dans ses sentimens qui soit de mon goût.

QUE LE PLAISIR REND heureux, & la douleur malheureux.

CONTRE LES STOICIENS.

Justification de quelques pretenduës contradictions.

JE pensois avoir fini cette petite réponse aux objections de M. Regis. Mais j'ai encore rencontré dans son livre l'endroit qui suit, où il m'accuse, *d'être tombé dans des contradictions manifestes*; & cela en citant en marge *la Recherche de la Verité*. Cet endroit est donc encore un de ceux qui demandent réponse, selon la résolution que j'ai crû devoir prendre de ne répondre à cet Auteur que lorsqu'il m'interroge. Car de répondre à tout ce qu'il avance contre mes sentimens, je n'en ai pas le loisir, & je ne croi pas qu'il le souhaitte. Mais si je me taisois, lorsqu'il m'addresse la parole, il auroit sujet de se plaindre de cette espece de mépris, ou plûtôt il pourroit croire, & quelques autres aussi-bien

que lui, que je ne pourois pas lui donner ſatisfaction, & que je conviens de m'être trompé. Ce ne ſeroit pas, il eſt vrai, un grand malheur pour moi, qu'on le crût. Mais j'aime encore mieux qu'on n'en croie rien, ſur tout ſi mes ſentimens ſont veritables. Que ſi neanmoins je reconnoiſſois qu'ils ſont faux, il me ſemble que j'aimerois mieux alors avoüer ma faute. Je n'oſe pas pourtant l'aſſurer dans l'apprehenſion où je ſuis, que Dieu pour punir ma confiance, ne m'abandonnât aux inſpirations ſecrettes, & aux mouvemens de ma vanité. Mais venons au fait. Voici le texte de M. Regis.

Tom. 1. p. 245. *Il y a donc cette difference entre les plaiſirs des ſens & la ſatisfaction interieure; que celle-ci eſt un bien abſolu, étant impoſſible de trouver un ſeul cas où il ne ſoit pas avantageux de la poſſeder; au lieu que les plaiſirs des ſens ne ſont des biens qu'entant qu'ils ſe rapportent à la ſatisfaction interieure de l'ame: car s'ils ne s'y rapportent pas, ou s'ils y ſont contraires, tant s'en faut que les plaiſirs des ſens ſoient des biens, ils ſont au contraire de vrais maux; ce qu'il faut bien remarquer pour s'empêcher de tomber dans l'erreur où ſont ceux* QUI CONFONDENT LA SATISFACTION INTERIEURE DE L'AME AVEC LES PLAISIRS DES SENS. * *Car c'eſt cette confuſion qui les fait tomber dans de* MANIFESTES CONTRADICTIONS, *lorſqu'ils diſent*: Que le plaiſir eſt toûjours un bien, mais qu'il n'eſt pas toûjours avantageux d'en jouïr: Que le plaiſir nous rend toûjours actuellement heureux, mais qu'il y a preſque toûjours des remords fâcheux qui l'accompagnent, &c. *Car il eſt viſible que par le plaiſir qui nous rend toûjours actuellement heureux, ils ne peuvent entendre que la ſatisfaction interieure de l'ame, ni par le plaiſir qui*

* L'Auteur de la Recherche de la Verité. *liv. 4. chap. 10.*

eſt preſque toûjours accompagné de remords, que le plaiſir des ſens. Or il eſt certain que les plaiſirs des ſens ne different pas moins de la ſatisfaction interieure de l'ame que les moïens different de la fin.

EXPOSITION DU FAIT. M. Regis m'accuſe dans ce diſcours.

1°. *D'être tombé dans cette erreur de confondre la ſatisfaction interieure de l'ame avec les plaiſirs des ſens.*

2°. Il ſoûtient que *cette confuſion m'a fait tomber dans de manifeſtes contradictions*; parce que dans le Chapitre qu'il cite j'ai dit: Que le plaiſir eſt un bien, mais qu'il n'eſt pas toûjours avantageux d'en joüir: qu'il nous rend toûjours actuellement heureux; mais qu'il y a preſque toûjours des remords qui l'accompagnent.

3°. Et la preuve qu'il donne, que je confonds le plaiſir avec la ſatisfaction interieure de l'ame: *C'eſt*, dit-il, *qu'il eſt viſible, que par le plaiſir qui nous rend toûjours actuellement heureux, ils ne peuvent entendre que la ſatisfaction interieure.*

REPONSE. Si je croïois que le lecteur voulût bien prendre la peine de chercher le Chapitre *de la Recherche de la Verité*, que cite M. Regis, & de l'examiner, mon unique réponſe ſeroit de le prier de lire tout ce Chapitre, & de prononcer ſur ces *contradictions manifeſtes*. Car quelque *manifeſtes* qu'elles paroiſſent à M. Regis, je ne crois pas qu'il pût les découvrir. Mais comme le lecteur n'en voudra peut-être rien faire, & que le Chapitre eſt un peu long, il faut que je donne ici une réponſe plus préciſe.

Mon deſſein dans le Chapitre cité eſt de réfuter l'opinion des Stoïciens, qui prétendent que la douleur n'eſt point un mal, ni le plaiſir un bien.

Digitized by Google

Je prétens donc que la douleur nous rend actuellement malheureux, & que le plaiſir nous rend heureux. Je ne dis pas ſolidement heureux : je ne dis pas heureux & content : je ne dis pas heureux entant que le bonheur renferme la perfection. Je diſtingue ces deux choſes, parce qu'elles ſont réellement diſtinctes. Car l'eſprit n'eſt parfait que par la connoiſſance & l'amour du vrai bien ; & & il n'eſt heureux d'un bonheur ſolide que par la jouïſſance de ce bien, laquelle conſiſte dans les modifications agreables des plaiſirs qu'il produit dans l'ame,& par leſquelles il ſe fait goûter à elle. Je prétens ſeulement contre les Stoïciens, *que les plaiſirs des ſens ſont capables de nous rendre* * EN QUELQUE MANIERE *heureux.* Cet *en quelque maniere* marque nettement ce que je penſe. Mais quand même je n'aurois pas mis cette reſtriction dans ce Chapitre, il eſt viſible qu'il faudroit toûjours la ſous-entendre. Car j'y prouve en pluſieurs manieres qu'il faut fuïr les plaiſirs : & je ne croi pas qu'on puiſſe m'attribuer le deſſein de prouver qu'il faut fuïr ce qui nous peut rendre ſolidement heureux. Cela ſuppoſé.

p. 267.

Je répons 1o. que je n'ai point *confondu la ſatisfaction interieure avec les plaiſirs des ſens.* Je l'en ai toûjours diſtinguée, lorſqu'il a été neceſſaire : & je fais même cette diſtinction ſi difficile à découvrir vers la fin du Chapitre que cite M. Regis. Il eſt vrai que j'y appelle joie ce qu'il nomme ſatisfaction. Mais je ne crois pas qu'il pretende que je ſois obligé à parler comme lui. Le mot de joie me paroît meilleur, à cauſe de celui de triſteſſe qui lui eſt oppoſé. Neanmoins je changerai joie en ſatisfaction & triſteſſe en chagrin ſi on le ſouhaitte.

p. 268.

Je répons en ſecond lieu que je ne trouve point

de *contradiction manifeſte* dans cette propoſition, *le plaiſir eſt un bien; mais il n'eſt pas toûjours avantageux d'en jouïr.* Si j'avois dit le plaiſir eſt le *ſouverain bien*, ou le *vrai bien*; ou même ſi j'avois dit, le plaiſir eſt *le bien*, mais il n'eſt pas toûjours avantageux d'en jouïr: j'avoüe qu'il y auroit une *contradiction manifeſte.* Mais elle ſeroit ſi manifeſte cette contradiction, que tout lecteur jugeroit d'abord que ce ſeroit une faute de l'Imprimeur qui auroit mis ſans reflexion *le bien* pour *un bien.* Aſſurément il ne lui viendroit jamais dans l'eſprit que j'aurois voulu dire, *qu'il n'eſt pas toûjours avantageux de jouïr du bien, ou du ſouverain bien.* Où eſt donc la *contradiction manifeſte?* ſi un bien tel qu'on voudra n'eſt pas le ſouverain bien, il eſt viſible qu'il ne ſera pas avantageux d'en jouïr, ſi on ne peut en jouïr ſans perdre le ſouverain bien, ou même ſans ſe priver de quelqu'autre bien plus conſiderable. Un poulet eſt un petit bien: le plaiſir de le manger quand on a faim, nous rend en quelque maniere heureux. Cependant en Carême il n'eſt pas avantageux de jouïr de ce poulet, ou du plaiſir que l'on trouve en le mangeant. Eſt ce qu'alors ce poulet change de nature, & qu'en Carême il n'a plus le même goût? Non ſans doute. Ce poulet, ou le plaiſir que l'on trouve en le mangeant, eſt donc un bien dont il n'eſt pas avantageux de jouïr: parce qu'il ne fut jamais avantageux de perdre un grand bien pour un moins conſiderable. M. Regis a donc mal prouvé que je ſuis tombé dans de *manifeſtes contradictions.* Il faut déja s'il lui plaît, qu'il change le pluriel en ſingulier, *de manifeſtes contradictions* en *une contradiction manifeſte.* Voyons pourtant s'il ne feroit point mieux de tout effacer.

Voici la propoſition qui reſte: *le plaiſir nous*

Digitized by Google

rend toûjours actuellement heureux : mais il y a preſque toûjours des remords fâcheux qui l'accompagnent. Si j'avois écrit le plaiſir nous rend toûjours ſolidement heureux, ou ſimplement bienheureux, au lieu d'actuellement heureux, on auroit raiſon d'y trouver *une contradiction manifeſte* : parce qu'on ne peut être ſolidement heureux ou parfaitement heureux, & ſouffrir quelque miſere ou quelque *remords fâcheux*. Mais je ſuis dans ce préjugé que les hommes ſont inégalement heureux ; & que perſonne n'eſt tellement heureux, qu'il n'ait quelque endroit qui l'afflige & qui le rende malheureux. Je regarde ce Sage des Stoïciens, dont la goute & les douleurs les plus aiguës ne troublent point la felicité, comme un homme rare, & d'une eſpece particuliere, pour lequel aſſurément je n'ai jamais compoſé de livres. Car je ſçai qu'il y eût trouvé mille *contradictions manifeſtes*. J'ai écrit pour des hommes qui me reſſemblent. Et comme le plaiſir me rend heureux, & la douleur malheureux ; j'ai crû, ſur ce principe, qu'il vaut mieux être malheureux en ce monde que de l'être éternellement en l'autre ; j'ai crû, dis-je, pouvoir ſoûtenir, que quoique les plaiſirs des ſens nous rendent actuellement heureux, il les falloit fuïr à cauſe des remords fâcheux qui les accompagnent, qu'ils ſont injuſtes, qu'ils nous attachent aux objets ſenſibles, qu'ils nous ſeparent de Dieu, & pour pluſieurs autres raiſons qu'on trouvera dans mes livres, & dans le Chapitre contre les Stoïciens où l'on a rencontré des contradictions manifeſtes.

Comme les contradictions prétenduës où je ſuis tombé, dépendent ſelon M. Regis, de ce que j'ai confondu les plaiſirs des ſens avec la ſatisfaction interieure ; il faut examiner la preuve qu'il en donne. Car il a bien vû qu'on ne croiroit pas

ſur ſa parole, que je fuſſe capable de confondre deux choſes que je ne croy pas que jamais perſonne ait confonduës. Voici donc ſa preuve.

L'Auteur de la *Recherche de la Verité* a dit : *Que le plaiſir nous rend toûjours actuellement heureux, mais qu'il y a preſque toûjours des remords fâcheux qui l'accompagnent.* Donc il confond les plaiſirs des ſens avec la ſatisfaction interieure. La preuve en eſt claire. *Car il eſt viſible que par le plaiſir qui nous rend toûjours actuellement heureux, cet Auteur ne peut entendre que la ſatisfaction interieure, ni par le plaiſir qui eſt toûjours accompagné de remords, que le plaiſir des ſens. Donc.*

Re'ponse. Il me ſemble que tout autre que M. Regis raiſonneroit ainſi. L'Auteur de la *Recherche de la Verité* a dit : *Que le plaiſir nous rend toûjours actuellement heureux, mais qu'il y a preſque toûjours des remords fâcheux qui l'accompagnent.* Or les remords fâcheux n'accompagnent point la ſatisfaction interieure. Donc cet Auteur diſtingue les plaiſirs, dont il parle, de la ſatisfaction interieure. Concluſion directement oppoſée à la ſienne. Comment donc eſt-il poſſible que par le plaiſir qui nous rend toûjours actuellement heureux, *on n'a pû entendre* que la ſatisfaction interieure. On l'a entenduë autrement ? Cela eſt viſible. D'accord, dira peut-être maintenant M. Regis. On l'a *pû*, mais on ne l'a pas *dû*. Car le plaiſir & la douleur ne rendent ni heureux ni malheureux. Hé bien je le veux. Je me ſuis trompé en cela, j'étois dans le préjugé commun : Les Stoïciens ont raiſon. Mais dans le Chapitre que vous avez cité, je combats actuellement l'opinion de ces Philoſophes. Vous n'aviez donc pas ſujet de croire que je fuſſe de leur ſentiment. Comment

Digitized by Google

donc me l'attribuez-vous, en diſant : *Que par les plaiſirs qui rendent heureux, je ne puis entendre que la ſatisfaction interieure*, pour conclure de-là que je confondois ce qu'aſſurément perſonne ne confondit jamais, & que cette *confuſion* eſtoit l'origine des *contradictions manifeſtes* où j'étois tombé. Apparemment vous n'avez pas bien expliqué vôtre penſée. Car je ne croy pas qu'on puiſſe rien comprendre dans l'expoſition que vous en faites.

Cependant, Monſieur, je croy que vous avez raiſon de penſer, que c'eſt la ſatisfaction interieure qui nous rend veritablement heureux, autant que nous le pouvons être en cette vie: pourvû que par là vous entendiez, comme je le croy, le plaiſir interieur dont Dieu nous recompenſe quand nous faiſons nôtre devoir, & qui eſt comme le gage ou l'avant-goût des biens que nous eſperons par JESUS-CHRIST. Car, ſi un homme de bien ſe trouvoit ſans cette douceur interieure, qui accompagne ordinairement la bonne conſcience, comme aſſurément cela arrive quelquefois, puiſque de grands Saints ſe ſont plaints ſouvent de ſouffrir des ſechereſſes effroyables. Si dis-je un homme eſtoit privé de cette douceur ou de ce ſentiment interieur pour quelque tems, où Dieu l'éprouve & le purifie, alors je croirois parler le langage ordinaire, en diſant que cet homme n'eſt plus heureux, mais qu'il eſt encore juſte, vertueux, parfait. C'eſt qu'ordinairement on appelle heureux ceux qui jouïſſent de quelque bien, & qu'on ne jouït du bien, ou qu'on ne le goûte, que par les ſentimens agreables. Si je demandois à cet homme de bien dont je viens de parler, s'il eſt actuellement heureux. Il me répondroit apparemment : Hé comment pourrois-je être heureux, ne ſentant

plus en moy cette douceur que je sentois autrefois ? Quoi lui dirois-je, sentez-vous quelque reproche interieur : Est-ce le repentir qui vous afflige ? Helas nenni me répondroit-il. Mais je ne goûte plus combien le Seigneur est doux.

C'est donc le sentiment agreable ou le goût du bien qui rend formellement heureux. Or tout plaisir est agreable ; donc tout plaisir actuel rend actuellement heureux selon le langage ordinaire. Mais comme il y a de grands & de petits plaisirs, comme il y en a de justes & d'injustes, de passagers & de durables, & qu'il arrive souvent qu'un petit plaisir nous prive d'un grand ; quoique tout plaisir nous rende heureux à sa maniere, il est évident qu'il n'est pas toûjours avantageux d'en joüir. Tels sont les plaisirs des sens. Il faut les éviter avec horreur & avec une vigilance particuliere, pour les raisons que j'ay dites dans le Chapitre qui est le sujet de ce discours, & souvent ailleurs.

Vous m'avez interrogé, Monsieur, & je vous ay répondu le mieux que j'ay pû. Je ne sçay pas si vous estes satisfait. Il est vray que je vous ay fait attendre long-tems pour bien peu de chose. Mais je n'ay pas crû en cela vous desobliger. Si vous me faites encore l'honneur de m'interroger, je suis presentement dans le dessein de tout quitter pour vous contenter promtement ; & en ce cas je vous demanderay, avec tout le respect qui vous est dû, l'éclaircissement de plusieurs difficultez qui m'embarassent étrangement dans vôtre *Metaphysique* & dans vôtre *Morale*. Ce n'est pas que je me plaise à parler devant tant de monde qui nous écoute, & qui peut-être se divertit à nos dépens. Mais c'est que quand on m'y force, je tâche de me tirer d'affaire le plus promtement que je puis, & de ne pas défrayer

ſeul la Compagnie. Croyez-moy, Monſieur, vivons en paix. Employons nôtre tems à critiquer en toute rigueur nos propres opinions. Ne nous y rendons que lorſque l'évidence nous y oblige. Ne nommons jamais dans nos Ouvrages ceux dont nous condamnons les ſentimens. On s'attire par là preſque toûjours des réponſes un peu fâcheuſes. J'ay tâché qu'il n'y eût rien dans la mienne qui vous pût fâcher, & j'eſpere d'y avoir bien réüſſi. Car il me ſemble que je n'ay point eu d'autre vûë que de deffendre fortement mes ſentimens, à cauſe que je les croy veritables. Mais ſi dans la chaleur de la diſpute il s'y eſt gliſſé quelque expreſſion un peu trop dure, ce que vous pouvez ſentir mieux que moy; voyez ſi vous n'y auriez point donné vous-même un ſujet raiſonnable. Mais en tout cas, je vous prie de me la pardonner d'auſſi bon cœur, que j'oublie, comme je le dois, certaines manieres qui me bleſſent dans vôtre Ouvrage.

FIN.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre: A nos Amez & Feaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, grand Conſeil, Maîtres des Requeſtes ordinaires de nôtre Hôtel, Baillifs, Senéchaux, Prevoſt, Juges, leurs Lieutenans, & tous autres nos Officiers qu'il appartiendra; SALUT. Nôtre amé ANDRE' PRALARD, Libraire & Imprimeur de nôtre bonne Ville de Paris, nous a fait remontrer qu'il croiroit faire une choſe agreable au Public, de lui faire part de ce qui lui tombe en main, capable de contribuer à l'avancement de la Philoſophie dans un ſiecle, où depuis le

Digitized by Google

renouvellement des Lettres en Occident, elle a été la plus cultivée : Et comme ce que les grands hommes qui s'attachent particulierement à cette étude, écrivent entr'eux pour attaquer, ou pour deffendre les opinions les uns des autres, sur tout lorsqu'elles sont nouvelles, est ordinairement ce qu'il y a de plus curieux dans leurs Ouvrages ; l'Exposant voudroit faire imprimer ce que le celebre Auteur des Livres de la Recherche de la Verité a répondu à ce qu'avoit écrit contre lui sur quelques matieres de Physique un Auteur connu par un Systême François de Philosophie ; mais l'Exposant n'oseroit pas faire cette dépense sans avoir nos Lettres de Privilege à ce necessaires, & nous a fait tres-humblement supplier de les lui accorder. A CES CAUSES, Voulant favorablement traiter l'Exposant, nous lui avons permis & accordé, permettons & accordons par ces presentes, d'imprimer, ou faire imprimer un Livre intitulé, *Réponse du P. Malebranche, Prêtre de l'Oratoire de Jesus, à M. Regis*, ou *Raison Physique* de diverses apparences de grandeur du Soleil & de la Lune dans l'Horison, & dans le Meridien, combattu par M. Regis, & deffendu par le Pere Malebranche, en tel Volume, Marge & Caracteres, & autant de fois que bon lui semblera pendant le temps de six années consecutives, à commencer du jour que ledit Ouvrage sera achevé d'imprimer pour la premiere fois, le vendre & debiter par tout nôtre Royaume & terres de nôtre obeïssance. Faisons deffenses à tous Libraires, Imprimeurs & autres, de l'imprimer, faire imprimer, vendre ni debiter sous quelque pretexte que ce soit, même d'impression étrangere, ou autrement, sans le consentement de l'Exposant, ou de ses ayans cause, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, trois mille livres d'amende payable

Digitized by Google

ſans déport par chacun des contrevenans, applicable un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers à l'Expoſant, & de tous dépens, dommages & intereſts; à la charge d'en mettre deux Exemplaires en nôtre Biblioteque publique, un en celle du Cabinet des Livres de nôtre Chaſteau du Louvre, & un en celle de nôtre tres-cher & féal Chevalier le Sieur Boucherat Chancelier de France, d'en faire faire l'impreſſion dans nôtre Royaume, & non ailleurs, en beau caractere & papier, conformément à nos Reglemens des années 1678. & 1686. & de faire regiſtrer les preſentes és Regiſtres de la Communauté des Marchands Libraires de nôtre bonne Ville de Paris, à peine de nullité des preſentes, du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons faire joüir & uſer l'Expoſant, ou ceux qui auront droit de lui, pleinement & paiſiblement, ceſſant & faiſant ceſſer tous troubles & empêchemens; au contraires, voulons qu'en mettant au commencement ou à la fin dudit Ouvrage l'Extrait des preſentes, elles ſoient tenuës pour deuëment ſignifiées; & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos Amez & Féaux Conſeillers Secretaires, foy ſoit ajoûtée comme au preſent Original. Commandons au premier nôtre Huiſſier-Sergent ſur ce requis, faire pour l'execution des preſentes, tous Exploits, Significations, & autres Actes de Juſtice neceſſaires, ſans demander autre permiſſion. CAR tel eſt nôtre plaiſir. DONNE' à Paris le 9. jour d'Octobre, l'an de grace 1693. & de nôtre Regne le cinquante-un. Par le Roy en ſon Conſeil, DU GONEAU.

Regiſtré ſur le Livre de la Communauté des Libraires-Imprimeurs, le 18. Novembre 1693. Signé, P. AUBOUYN, *Syndic.*

FINE

Digitized by Google